

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. X.

No. 20.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 15 MAI 1879

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de L'Opinion Publique, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de L'Opinion Publique, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

Préséance.—Ca et là, par L.-O. D.—Choses et autres.—L'origine des troubles de la Russie.—Récit par le Czar de l'attentat commis sur sa personne.—Lettre du général Bosquet.—Camille Desmoulins.—La Révolution.—Bibliographie.—Conseils utiles.—La douleur qui sauve, par E. Legouvé.—Gazette des tribunaux.—Un drame sur la Seine, par F. du Boisgobey (suite).—Curiosité de la science.—Mélanges.—Le jeu de dames.—Les échecs.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Montréal : Le grand quai. Enlèvement de la glace ; Un dîner chez Mollière à Auteuil ; Le nid de Martin-Pêcheur ; Le Martin-Pêcheur ; Québec : Une vue sur la rue Saint-Pierre, Basse-Ville.

PRÉSÉANCE

La rédaction de l'Opinion Publique est restée neutre dans la discussion qui a eu lieu entre M. le consul Lefavre et M. Gélinas, l'un de nos collaborateurs; mais nous croyons devoir publier ce que la *Chronique* de Québec a écrit à ce sujet en faveur de la position prise par le consul français.

La *Chronique* commence par dire que monsieur le consul n'a jamais reçu du gouvernement français la dépêche diplomatique dont parle M. Gélinas, et que Son Excellence le comte Premio-Real, consul espagnol, ne peut être mêlé en aucune manière à cette affaire, puisqu'il n'assistait pas au dîner en question. Le journal québécois ajoute que depuis un siècle et même depuis un temps immémorial, les membres du service consulaire, quand ils sont spécialement envoyés par leurs gouvernements, ont toujours été traités comme des diplomates et considérés comme tels par la loi des nations. "Ils possèdent, dit-il, tous les privilèges et franchises diplomatiques. Il faut faire une distinction entre les consuls envoyés par un état souverain et ceux nommés par les consuls généraux. Ceux dont M. Gélinas a nié les privilèges doivent être considérés autant comme des diplomates

que les envoyés des autres gouvernements. L'Angleterre, la nation la plus commerciale du monde, est plus intéressée que toute autre à maintenir les droits du corps consulaire."

Les articles publiés sur cette question dans les numéros du 6 et du 29 mars dernier ont été signés par M. A. Gélinas, et la rédaction de l'Opinion Publique n'a pas eu l'intention de s'en rendre solidaire. Mais comme ces articles ont beaucoup déplu aux représentants étrangers dans le pays, et ont provoqué sur ce sujet, dans plusieurs journaux étrangers, des remarques peu flatteuses pour ceux qui partagent l'opinion de M. Gélinas dans ce pays, nous croyons à la fois honnête et convenable de dire en peu de mots ce que nous en pensons. Nous n'avons pas d'intérêt à diminuer l'importance des consuls ou chargés d'affaires que la France et les autres pays nous envoient et à leur contester les privilèges et franchises qu'ils réclament. Nous aurions regretté que notre collaborateur eût eu raison sur cette question, et si nous ne sommes pas intervenu plus tôt, c'est que nous avons voulu donner, suivant notre habitude, toute la latitude possible à la discussion. Dans un temps surtout où on parle tant d'autonomie et d'indépendance, nous devrions moins que jamais nous exposer à amoindrir la position et l'importance des fonctions que les représentants des autres nations remplissent auprès de nous.

ÇA ET LÀ

Lorsque nous avons dit, la semaine dernière, que l'esprit de parti guidait les membres du barreau de Montréal dans le choix de leurs officiers, nous n'avons pas voulu insinuer que les avocats nommés cette année ne devaient pas l'être et que M. Lacoste, en particulier, ne méritait pas l'honneur qu'on lui a fait. Nous avons déjà eu occasion de parler avec éloge de M. Lacoste, qui s'est fait une belle position au barreau par son travail et ses talents.

On fabrique en ce moment, en France, un télescope au moyen duquel on pourra enfin constater si la lune est habitée. Ce sera un grand jour celui où les habitants de la terre pourront voir leurs frères de la lune, s'entretenir avec eux, au moyen du téléphone, et leur demander des nouvelles de leurs femmes et de leurs enfants. On sera peut-être surpris de voir que les plus fous ne sont pas ceux qu'on croit. Qui dit, d'ailleurs, que les gens de la lune ne parlent pas de nous comme nous parlons d'eux ?

L'approbation formelle donnée par M. Fabre à la politique fiscale du gouvernement fédéral, provoque les commentaires de toute la presse. Les libéraux l'accusent, dans des termes amers, d'abandonner son parti, et le *Canadien*, auquel il a reproché son indiscipline relativement à l'affaire Letellier, lui répond qu'il ne lui appartient pas de faire la leçon aux autres. M. Fabre explique sa conduite en disant que le parti national, dont son journal était l'un des organes, ne peut renoncer à son programme, parce qu'au lieu des libéraux, ce sont les conservateurs qui le mettent à

exécution. Sans se prononcer sur le cas particulier de M. Fabre, on peut bien admettre que la position des nationaux qui ont vainement engagé le gouvernement fédéral à donner la protection, est embarrassante aujourd'hui.

M. Todd, le bibliothécaire du parlement fédéral, prépare un ouvrage sur le gouvernement parlementaire dans les colonies. On sait que M. Todd est la première autorité constitutionnelle de ce pays. On est curieux de savoir ce qu'il pense et dit de la question Letellier. Si l'on en croit certaines rumeurs, il serait d'opinion que la démission d'un lieutenant-gouverneur par les autorités fédérales serait une violation du pacte fédéral et de l'indépendance politique des provinces qui composent la confédération.

La Chambre est ajournée; la motion de M. Mousseau a été renvoyée aux calendes grecques, à la demande de Sir John. MM. Langevin et Joly sont encore à Londres, et on ne sait presque rien du résultat de leur mission, quoiqu'il paraisse certain que le ministre des colonies avait d'abord exprimé l'opinion que l'affaire Letellier devait être renvoyée au Canada. M. Joly aurait demandé que la question constitutionnelle fût soumise au comité judiciaire du Conseil Privé, et le ministre aurait répondu qu'il prendrait à ce sujet l'avis de ses collègues. Si le ministère anglais renvoie la demande de M. Joly, on connaîtra bientôt le sort de l'hon. M. Letellier; mais si la question est portée devant le Conseil Privé, ce sera long.

Que de mauvais sang en perspective !

MM. Carter et Chapleau n'ont pas pu sauver M. Pâquette, le caissier de la banque d'Hochelega, qui a été condamné à cinq ans de pénitencier.

Voilà un exemple et une leçon terribles pour tous les administrateurs, caissiers et gérants qui seraient tentés, à l'avenir, de se servir, pour des fins personnelles, des fonds confiés à leur garde et gestion.

M. Pâquette avait une belle position; il jouissait de la confiance publique et des sympathies d'un grand nombre d'amis. Il a tout perdu, même l'honneur, pour avoir voulu faire fortune trop vite. Un nommé Goldring l'approcha, et lui prouva qu'il y avait une fortune à faire dans l'exploitation de certaines mines de phosphate. M. Pâquette n'avait pas d'argent; "mais pourquoi, se dit-il, ne pas me servir des fonds de la banque, puisque je puis dans trois mois faire fortune et remettre si facilement ce que j'aurai pris ?" Il succomba à la tentation; la fortune ne vint pas aussi rapidement qu'il pensait; il ne put rendre à la banque les valeurs dont il s'était servi, et il fut arrêté, mis au banc criminel, condamné.

On plaint son sort, on compatit à la ruine de cet homme sympathique, à la douleur de sa famille, mais on finit par dire qu'il faut bien que la société soit protégée.

M. Dunbar Brown a commis la même faute et a été condamné à la même peine. Il s'était fait connaître comme avocat, journaliste et orateur politique, et avait obtenu une position importante sous le gouverne-

ment libéral. Des sommes considérables lui passaient par les mains; il en détacha une partie, une dizaine de mille piastres, dont il ne put rendre compte.

Un procès qui a fait sensation est celui de mademoiselle Bissonnette. Il y avait longtemps que la rumeur publique l'accusait de cacher sous des apparences religieuses et morales un esprit pervers, un caractère odieux. Elle tenait une espèce d'hospice de maternité et de refuge où elle recueillait des jeunes filles séduites et des enfants abandonnés. Toujours habillée de noir, l'air pieux et modeste, on la prit longtemps pour une sœur de charité. Certains faits étranges ébranlèrent sa réputation, firent naître des soupçons sur la sincérité de ses motifs et la nature de son établissement.

On parlait de pauvres filles qu'elle laissait mourir, faute de soins, après les avoir dépouillées de tout ce qu'elles possédaient; de misérables enfants qu'elle envoyait mendier, privait de nourriture et maltraitait cruellement, pendant qu'elle entourait de soins une nombreuse famille de chiens et de chats. On disait qu'elle n'avait d'égards et de charité que pour ces animaux dont les pauvres enfants confiés à sa garde mangeaient les restes. La justice, depuis longtemps prévenue, se décida enfin à sévir, grâce aux renseignements de deux jeunes filles qui, étant parvenues à s'évader de sa maison, où elle les retenait, racontèrent ce qu'elles avaient vu.

Mlle Bissonnette fut arrêtée et envoyée devant la cour criminelle par le grand jury, pour répondre à une accusation d'homocide et à plusieurs autres de cruauté.

Ses avocats, M. Piché, ex-greffier de la Chambre des Communes, et M. Globenski, un jeune homme de talent et d'avenir, la défendirent habilement. M. Piché est un terrible adversaire devant un tribunal comme sur un husting, mais M. F.-X. Archambault, qui représente la Couronne, n'est pas facile à désarçonner. Quoi qu'il en soit, les accusations portées contre Mlle Bissonnette d'avoir infligé à deux jeunes enfants un mal corporel grave furent prouvées, et l'accusée fut condamnée.

L.-O. D.

CHOSSES ET AUTRES

M. Alexandre Defoy, élève du petit séminaire de Québec, et fils de Joseph A. Defoy, écrivain, député procureur-général, s'embarque pour l'Europe le 5 juillet prochain. M. Defoy se rend en France où il doit rentrer dans l'ordre des Dominicains.

La *Concorde*, le nouveau journal des Trois-Rivières dont M. Poirier, autrefois du *National*, vient de prendre la rédaction, a fait son apparition. M. Poirier était un des meilleurs écrivains et orateurs de la jeunesse de Montréal. Il a du talent et il travaille.

L'hon. M. Cauchon est à Québec en ce moment. On dit que depuis quelque temps il prépare un grand travail historique sur la politique canadienne depuis l'Union jusqu'à nos jours. Ce sera un travail intéressant qui provoquera probablement une discussion utile.

LA CAUSE DES TROUBLES DE LA RUSSIE

Cette cause on la connaît de plus en plus, c'est la tyrannie allant jusqu'à la barbarie des fonctionnaires du gouvernement.

L'histoire de Vera Zassoulitch n'a pas d'autre cause. Elle entend parler de Bogoliouboff, un condamné politique fouetté de verges jusqu'à l'évanouissement par ordre du général Trépoï, directeur de la police, pour n'avoir pas assez vite ôté sa casquette devant lui. Elle va droit au général et tente de le tuer. "Tout le monde se taisait, dit-elle dans son émouvant interrogatoire. Alors je me décidai à prouver, au prix même de ma perdition, qu'il n'est pas permis d'outrager ainsi impunément la personnalité humaine. Il est terrible d'attenter à la vie d'un homme; mais ma conscience me disait de m'y résoudre."

Vera, traduite en justice, fut acquittée, et la foule, enthousiaste, lui fit, au sortir du prétoire, une ovation d'admiration et d'honneur. Et depuis cette tragédie, la révolution est à l'ordre du jour dans toutes les couches de la société russe.

C'est contre les fonctionnaires russes, on ne saurait trop le répéter, contre cette hiérarchie de loups officiels qui représentent le gouvernement dans ses rapports directs avec le peuple, que s'élèvent l'indignation et la colère du nihilisme. Il y a quelques jours à peine une lettre adressée au czar disait :

Nous voulons délivrer le peuple des tyrans de l'administration, qui jettent en prison les innocents, les affament, les maltraitent, pour les envoyer ensuite au gibet, ou pour les expédier aux mines des régions polaires... Nous siégeons comme des juges... De quelque côté que l'on regarde, on n'aperçoit qu'une sottise qui marche de pair avec une barbarie, des concussions sans limites, pratiquées par des sangsues insatiables. Le militarisme seul jouit de votre paternelle sollicitude. Songez bien, Alexandre Nicolaïewitch, où tout cela conduit la Russie. Vous marchez droit à l'abîme !...

Comme on le voit, ce n'est pas à l'empereur lui-même qu'on en veut, on l'estime et on lui sait gré des réformes populaires qu'il a faites, mais c'est le système qu'on trouve mauvais, c'est la bureaucratie qu'on veut atteindre.

Les nihilistes ont des journaux, un entr'autres, leur principal organe, dont le gouvernement et la police ne peuvent arrêter la publication malgré tous leurs efforts. On le trouve partout, à toutes les portes, et on ne peut découvrir d'où il part.

Le secret des agissements du nihilisme est merveilleusement gardé. Aussi, il n'y a pas de miséricorde pour ceux qui manquent à leurs serments. C'est la mort à tout coup.

RÉCIT PAR LE CZAR DE L'ATTENTAT COMMIS SUR SA PERSONNE

"Je faisais ce matin, à neuf heures, ma promenade accoutumée, a dit le czar, et, me sentant un peu las, j'allais rentrer au palais, lorsque je vis venir à moi, sur le trottoir absolument désert, un jeune homme de trente ans environ, joli garçon, que je regardais machinalement s'approcher, en me disant : "Si cet homme-là voulait me tuer, cela lui serait bien facile !"

"Cet étrange pressentiment était d'autant plus inexplicable que rien dans la tenue de l'étranger ne pouvait déceler un conspirateur. Il portait le costume des employés de finances et sa démarche était fort correcte.

"Cependant, comme je pensais à tout cela, je le vis mettre la main dans la poche de sa capote, en retirer un pistolet et m'ajuster. Instinctivement, je me jette de côté. Le coup part et me manque. J'ai l'idée de crier : au moment où j'ouvrais la bouche, second coup également inoffensif, grâce au mouvement que j'avais fait pour reprendre mon aplomb.

"Les mots me viennent enfin. Je crie : "A moi ! Au secours !" Des agents se précipitent. Je marche droit sur l'assassin, qui demeurerait immobile à cinq ou six

pas devant moi, et dont la main semblait tout à coup paralysée.

"On se jette sur lui. Alors, il recouvre ses forces et deux autres coups partent, dont l'un blesse malheureusement un de mes sauveurs et dont l'autre égratigne, dit-on, la muraille auprès de moi. Enfin, le malheureux est désarmé, entraîné.

"Là-dessus, je l'avoue, je me suis senti un peu faible, et l'on m'a ramené au palais.

"Louons Dieu, mes amis : c'est lui qui m'a sauvé !"

LETTRE DU GÉNÉRAL BOSQUET

Le Temps a reçu communication d'une bien intéressante et bien curieuse correspondance inédite du général Bosquet. C'est à sa mère que le général communiquait toutes ses impressions sur les hommes et les choses du temps, et il fait preuve, dans ses lettres, d'un bon sens véritablement remarquable. Le coup d'Etat lui déplut, et sans renoncer au service il se tint à l'écart. En 1852, il se décide à venir à Paris, il dine aux Tuileries et il se laisse conquérir :

Après le dîner, l'empereur m'a pris à part, et, pendant une heure et demie au moins, il a causé avec moi de l'Afrique; cela, au grand ébahissement de ceux qui enviaient une conversation de cette longueur. Il est rentré un instant dans "son chez lui," et comme il en ressortait, il est venu droit à moi à travers les embrassés pour me montrer deux journaux ayant trait à notre conversation.

Enfin, les autres ont eu leur tour. Mais alors l'impératrice s'est dirigée vers moi, et, ayant appris que j'étais Bearnais, m'a beaucoup parlé du Béarn, qu'elle aime fort. La conversation a pris une tournure très-intéressante; je me sentais d'humeur gaie, ses beaux yeux m'inspiraient peut-être. Nous avons causé longtemps, et comme elle s'étonnait que l'on pût mener ma rude vie pendant dix-neuf ans, je lui expliquai les émotions de la guerre, les compensations, le regard du soldat après la bataille, les joies du bivouac quand la fierté et la conscience sont satisfaites; ses yeux brillèrent. "Oh ! je comprends maintenant, dit-elle; j'aime beaucoup les militaires." L'empereur s'est montré en riant. "—Vous avez entendu, vous étiez là !—Parbleu !" répondit l'empereur. L'impératrice a un peu rougi, comme un enfant qui ne calcule pas toutes ses paroles; nous avons continué quelques mots, et elle s'est éloignée au bras de l'empereur.

Ces détails sont pour toi. Il n'y a dans tout cela que de la politesse, un accueil de gentilhomme que mérite un soldat vicilli dans les guerres d'Afrique.

On connaît le rôle brillant de Bosquet en Crimée. L'armée est dans la Dobrou-tcha, en proie aux fièvres, au choléra.

"Ton essai a fait merveille, écrit le général à sa mère, et, plus d'une fois j'ai ressuscité de pauvres soldats, renversés au bord du chemin, à l'aide de quelques gorgées de ta liqueur; de sorte, bonne mère, que c'est à toi qu'ils doivent leurs nouvelles forces; ils le savaient, je le leur disais, et ils te bénissaient du fond du cœur.

"... Tu as bien raison, bonne mère, de te préoccuper de notre hiver. Les peaux de mouton vont devenir nécessaires pour mes soldats. J'ai déjà fait l'essai de longs gilets en peau retournée, le poil en dedans, et de guêtres, par-dessus le genou, en peau pareille. Mais, avant de se défendre contre l'hiver, il y a à faire son nid tranquille contre l'ennemi, et, comme nous ne sommes pas très-près de l'Italie, où l'on va volontiers passer l'hiver, nous avons choisi la Crimée, qui est le pays de la mer Noire le moins froid et ressemblant le plus au midi de la France ou de l'Italie. Tu vois que nous prenons nos aises."

Au milieu de toutes ses épreuves, Bosquet ne cesse de penser à sa mère et de lui écrire.

Après la victoire de l'Alma :

"J'ai le cœur à l'aise, s'écrie-t-il, parce que la fortune m'a réservé d'attaquer le premier l'armée russe et la forcer à quintupler ses forces devant moi; j'ai eu le plaisir de voir filer l'ennemi et de le suivre à coups de canon; j'ai le cœur à l'aise parce que des mains amies et celles de gens que j'estime sont venues serrer la mienne et fêter la deuxième division."

Après Inkermann :

"Rude journée !... dont je n'avais pas apprécié assez haut les résultats. Il paraît aujourd'hui que je leur ai jeté par terre, morts et blessés, plus de quinze mille hommes; on me montrait hier la copie d'une lettre du prince Menschikoff qui avait écrit près de 17,000 hommes hors de combat; je n'en ai eu que 900 et les Anglais 2,400. Quels beaux soldats que ces braves enfants que j'ai menés, le 5 novembre, contre ces

masses russes ! Quel cœur ! quel esprit ! quelle adresse ! Il leur suffit d'un signe pour comprendre et frapper."

Après la Karabelnaïa :

"Nous avons pris 62 pièces de gros calibre et fait 400 prisonniers. L'armée entière battait des mains à mon deuxième corps, le corps d'armée du Béarnais. Camou y commandait la deuxième division, mon ancienne famille; ce brave Camou, vétéran des armées d'Afrique et de l'empire, qui, à soixante-trois ans, se battait sous les ordres de "son enfant." Il m'appelait et m'appelle encore ainsi."

Enfin, à l'assaut de Malakoff, Bosquet fut atteint à l'épaule droite d'un éclat d'obus et dut quitter l'armée. Le 18 mars 1856, il était nommé maréchal de France.

CAMILLE DESMOULINS—LA RÉVOLUTION

A propos d'un drame dont Camille Desmoulin est le héros, un des meilleurs critiques français écrit :

Camille Desmoulin n'est assez illustre ni par la vertu, ni par le crime, pour soutenir un drame historique. C'est le moustique de la révolution, il ne peut compter parmi ses lions ni ses tigres. Il s'y jeta à corps perdu comme un gamin dans une émeute, armé d'une plume agile et brillante, hardiment bouffonne, follement effréné; c'est à la façon d'un stylet qu'il s'escrimait du pamphlet. La Lanterne, dont il s'appelait le "Procureur général," n'était pas, quoi qu'il ait dit, celle de Diogène cherchant un homme dans le Paris révolutionnaire, mais le réverbère aux vitres cassées, à la corde duquel le suspect dénoncé par ses saillies meurtrières, pouvait être immédiatement accroché. Il applaudit cruellement aux premiers excès; tous les justes de l'Assemblée constituante, ses hommes de vertu, de modération, de bon sens, passèrent par le fil de sa polémique subversive. Son Histoire des Brissotins fut le réquisitoire qui désigna les Girondins à la hache. Il s'évanouit en entendant leur arrêt de mort; il s'écria : "C'est moi qui les ai tués !" Mais un remords n'efface point un crime; le sang de la Gironde reste en partie sur sa main.

Ce qui l'absout à moitié, ce qui appelle sur lui le pardon, sinon la réhabilitation de l'histoire, c'est le réveil en sursaut de sa conscience tardivement indignée, c'est son recul devant le couteau de la Terreur permanente; ce sont les trois derniers numéros du Vieux Cordelier qui firent retentir, dans un silence terrifié, l'appel à la clémence, la voix de la pitié, le cri pathétique. Camille Desmoulin savait, en écrivant ces pages généreuses, qu'il signait sa mort; il les paya de sa tête. Cette glorieuse fin rachèterait une vie plus souillée encore que n'eût été la sienne.

Une ombre charmante plaide d'ailleurs pour lui et purifie sa mémoire. Celle de sa femme, cette douce et vaillante Lucile qui lui inspira ces protestations éloquentes.

Elle l'aimait vertueusement et passionnément, elle mourut pour avoir voulu le sauver. Quelques jours après l'exécution de Camille, la première charrette des grandes fournées trainait à l'échafaud cette douce martyre de l'amour. Elle y porta un front intrépide, un sourire innocent et fier, et comme une joyeuse impatience d'aller rejoindre l'époux immolé.

Ces meurtres de femmes ne furent pas seulement un des plus grands crimes, mais une des plus noires sottises de la Terreur. Le sang des femmes versé en temps de révolution a une vertu effrayante d'expiation et de représailles; il fait mieux que de crier contre le ciel, il pleure sur la terre où il est versé; il y suscite des haines et des vengeances implacables. La République, quand elle tuait les femmes, se frappait mortellement elle-même. Sans parler de Marie-Antoinette, de Mme Elizabeth, de Charlotte Corday, de Mme Roland, de Lucile qui ouvrent cette procession de victimes, qu'on se rappelle l'horrible mois qui précéda Thermidor, et cette journée des cinquante-quatre Chemises rouges sur laquelle se détachait un groupe éblouissant de jeunes têtes. Les trois Saint-Amaranthe, Mme d'Espréménil, Cécile Renaud, une enfant coupable

du crime d'avoir voulu voir de près Robespierre; Mlle Grandmaison, une comédienne des Italiens, accusée d'être la maîtresse de M. de Sartines; et une pauvre petite ouvrière de seize ans, appelée Nicole, condamnée pour avoir porté à manger dans sa cachette à l'actrice proscrite. Il y avait là de quoi fendre les cœurs et déchirer les entrailles.—Un fait rapporté par un contemporain résume la révolte de pitié que soulevaient ces carnages. Un homme d'un caractère dur, d'une force athlétique, fit le pari d'assister de près à l'hécatombe des Chemises rouges. Il se plaça au pied de l'échafaud, en face du panier, et vit, sans faiblir, tomber et retomber le couteau ruisselant sur cinquante têtes. Mais quand vint le tour de la petite Nicole, et que, s'ajustant elle-même sur la planche, elle dit au bourreau de sa voix d'enfant : "Monsieur, suis-je bien comme ça ?" le sang s'étouffa, ses yeux tournèrent, et il tomba à la renverse comme abattu du même coup de hache.

BIBLIOGRAPHIE

Le Canada et les Basques.—Trois écrits de M. Faucher de Saint-Maurice, M. Marmette et M. Levasseur. Avant-propos du comte de Premio-Real.—Québec : imp. A. Côté & Cie, 1879.

Le but des trois courts écrits de MM. de Saint-Maurice, Marmette et Levasseur, est de démontrer que les Basques ont les premiers, et longtemps avant Jacques Cartier, découvert le Canada. La preuve est tirée de plusieurs faits, de divers documents historiques et surtout de l'étymologie de certains noms de places à Terre-Neuve, au Labrador et dans les environs. Au commencement on lit une jolie introduction par le comte de Premio-Real.

CONSEILS UTILES

Il arrive souvent que, faute de veilles, on se trouve dans le plus grand embarras pour conserver de la lumière dans la chambre d'un malade. Voici un moyen bien simple d'obvier à cet inconvénient :

Ayez un morceau d'ouate de la grandeur d'une pièce de dix centins et de l'épaisseur d'une double mousseline; prenez le milieu de l'ouate et tortillez-le de façon à former une meche d'un centimètre environ; puis, placez cette ouate dans une soucoupe avec de l'huile; vous aurez une veilleuse qui brûlera tant qu'il y aura de l'huile.

Les personnes qui ont le foie malade se trouveront très-bien (ou va jusqu'à affirmer qu'elles guériront) de l'usage fréquent du potage au cresson.

Voici la recette de cette soupe, d'ailleurs excellente comme goût.

On fait cuire cinq ou six pommes de terre avec du beurre très-frais, du sel, du poivre et de l'eau, juste assez pour former une purée très-claire, quand les pommes de terre sont amollies par la cuisson. Alors on découpe, dans cette purée, et aussi menu que possible, une boîte de cresson de fontaine.

Il est essentiel de ne pas hacher le cresson. On remet sur le feu et on laisse cuire très-doucement pendant une heure.

Nous ne voulons pas parler du strabisme complet, ce qui ne peut être de notre ressort, mais lorsqu'un jeune enfant a ce qu'on appelle un tour d'yeux, provenant d'une mauvaise habitude contractée au berceau—si celui-ci a été placé de façon à présenter le côté au grand jour des fenêtres—pourquoi ne pas suivre le si simple conseil donné à ce sujet par Buffon, dans son Histoire de l'homme ? Ordinairement, un seul œil est atteint; il suffit de couvrir, pendant quinze jours, celui des deux yeux qui regarde droit. Le mauvais œil, privé de son compagnon, est obligé de faire des efforts pour voir les objets d'une façon nette et précise, et cet exercice lui fait acquérir une force qu'il ne perdra plus, même quand il aura retrouvé l'aide de celui qui voyait pour deux. L'un et l'autre auront une direction droite.

Nous regrettons de n'avoir pas agrémenté ce conseil du style de Buffon, mais, sous son humble habit, il nous paraît cependant fort utile.

Nouvelle maison.—Maison nationale.—M. MATHIEU & GAGNON viennent d'ouvrir, au No. 105, rue Notre-Dame, un magasin de marchandises sèches et de nouveautés que nous recommandons au public. On trouvera dans cette maison tout ce que l'acheteur peut désirer, la qualité des marchandises et le bon marché. Ces messieurs possèdent, quoique jeunes, beaucoup d'expérience des affaires. Leur assortiment de marchandises est des plus variés, et dénote chez eux beaucoup de goût et d'intelligence.



MONTREAL - LE GRAND QUAI - ENLÈVEMENT DE LA GLACE



Laforet.

Racine.

Chapelle.

Boulev.

La Fontaine.

Molière.

Un diner chez Molière à Auteuil. — Tableau de M. GASTON MELINGUE.

H. CHATOU.

GASTON MELINGUE 1877

LA DOULEUR QUI SAUVE

Elle avait deux fils, l'un de onze ans, l'autre de cinq. Le vers charmant de La Fontaine :

Et le don d'agrèer infus avec la vie,

était le portrait du plus petit. Tout lui souriait et il souriait à tout. Quand on l'apportait au salon, à l'heure du coucher, dans sa petite chemise de nuit, pour dire bonsoir, il tendait si gentiment à tout le monde sa figure à baiser, son petit cou se dessinait si rond et si ferme sous la batiste, que chacun, en l'embrassant, ne pouvait se défendre de quelque acclamation sur tant de beauté, tant de santé et tant de grâce. L'étude lui était aussi facile que le reste. Il avait appris à lire à quatre ans, en trois mois ; conduit par sa mère à un petit cours de musique, il l'emporta sur des enfants qui avaient le double de son âge. C'était un de ces petits êtres qui vous font croire aux bonnes fées touchant un berceau de leur baguette.

L'aîné formait avec lui un contraste complet ; la physionomie douce mais triste ; l'apparence frêle, la compréhension lente ; pas de mémoire ; une intelligence réelle, mais lourde ; des facultés, pas de facilité. Les idées du petit ressemblaient aux sources à fleur de terre : grattez un peu le sable, l'eau jaillit ; l'esprit de l'aîné rappelait les puis artésiens, il fallait creuser à une grande profondeur pour arriver au flot. La lecture, l'écriture, la géographie, le calcul avaient été pour lui autant de conquêtes laborieuses et longues. Ce que son frère faisait en une demi-heure, lui demandait une heure à lui, et il passait inaperçu et silencieux au milieu des triomphes de famille du petit.

Or, des deux, quel était celui que sa mère aurait plutôt préféré ? L'aîné. Elle l'aimait pour tout ce qu'il n'avait pas. Elle se reprochait presque, comme s'il y avait eu de sa faute, tout ce qu'elle ne lui avait pas donné. Elle était en quelque sorte jalouse pour lui des succès de l'autre.

Quand on la plaisantait sur sa prédilection : "C'est de la justice distributive, disait-elle. Le bon Dieu a rogné sur sa part à lui pour enrichir l'autre, il faut que je rétablisse l'équilibre. D'ailleurs, le petit n'a pas besoin de moi ! Tout le monde l'aime. Son père est fier de lui ! Il réussit partout et toujours !... Mais mon pauvre silencieux, mon pauvre déshérité, qui ira le chercher dans le coin où il se cache, si je n'y vais pas, moi ? Puis, sachez-le bien, vous ne le connaissez pas. Il n'y a que moi qui sache ce qu'il vaut. Et, enfin, ajoutait-elle avec une joie profonde, enfin, ce qu'il aime le plus au monde, c'est moi."

C'était vrai ! Il y avait chez cet enfant une puissance d'affection et de concentration dans l'affection qui n'appartient pas à son âge. Déjà grandet, sa plus vive joie était de se blottir sur les genoux de sa mère ; ses jambes dépassaient bien un peu, mais il se pelotonnait si gentiment dans le sein maternel, qu'il le touchait de tous côtés, qu'il le remplissait tout entier. Il avait l'air d'un oiseau dans son nid. Une fois qu'il était là, commençaient entre eux des conversations à voix basse que prolongeaient à l'infini les affinités profondes qui unissaient ces deux êtres. Ils étaient pareils de tant de façons, qu'en parlant de leur ressemblance, il fallait mettre ressemblance au pluriel. Petite de taille, comme lui, mignonne de visage, comme lui, un peu mélancolique de physionomie, elle avait dans son aimable petite personne un trait tout à fait caractéristique, c'était sa peau ; cette peau servait de texte parmi les siens à toutes sortes d'étonnements. Elle était si fine qu'on eût dit le tissu d'une fleur, si délicate que le moindre choc la déchirait et amenait le sang. On se faisait un jeu dans sa famille de lui presser le bras pour voir le doigt s'y imprimer, et cette empreinte y demeurer souvent plusieurs heures. Tel était son cœur. Tout ce qui le heurtait un peu fortement y laissait trace et blessure. Il n'y avait rien là de semblable à la susceptibilité ; personne de moins prompt qu'elle à se piquer, à se blesser, à s'offenser ; incapable

d'aucun sentiment de malveillance, elle n'en supposait pas chez les autres : c'est au cœur seulement qu'elle était vulnérable ! On l'accusait pourtant volontiers de froideur, parce que ses sentiments, si vifs qu'ils fussent, restaient toujours à demi voilés. C'était une flamme très-intense, brûlant dans un globe de verre dépoli.

Ce cœur, elle l'avait légué à son fils, et c'était d'elle aussi qu'il tenait sa compréhension un peu lente qui n'était que de l'intelligence en retard ; elle le savait bien, elle que le monde avait si souvent déclarée sans esprit parce qu'elle n'avait pas l'esprit du monde. Ses idées, en effet, étaient exquises et délicates comme son âme, mais circonscrites, peu nombreuses, et se mouvaient dans une sphère peu étendue. Qu'on se figure un beau cygne voguant sur un tout petit lac.

Le jour où son fils eut atteint ses onze ans, il entra au collège comme externe ; à sa première composition, il fut le dernier. Grande colère du père ; il ne parla pas moins que de l'enlever de la famille et de le placer sous la rude discipline de l'internat d'un lycée. La mère protesta, demanda l'ajournement de la sentence, et, le soir même, elle dit tout bas à l'enfant :

— Tu viendras tous les matins à six heures dans ma chambre, je t'aiderai à réciter tes leçons et à faire tes devoirs.

Le jour même, en effet, elle prenait elle-même un maître, en cachette, comme si elle eût fait une mauvaise action. Elle apprenait pour son fils ce qu'elle n'aurait pu apprendre pour elle-même ; elle parvint bien vite au même point que lui, et chaque matin à six heures précises, même quand elle était entrée du bal à deux heures, il arrivait dans sa chambre avec livres et cahiers, s'asseyait près de son lit, et tous deux, à la clarté d'une bougie, elle sur son coude, et lui sur une chaise, ils déclinaient, conjuguait, calculaient à voix basse pour que le père n'entendît pas ; puis, les devoirs terminés, il lui remettait lui-même la tête sur l'oreiller, l'embrassait, et lui disait tout bas : "Maintenant, rends-toi, je le veux," et elle se rendormait parce qu'il le voulait.

Le résultat, vous le devinez. Un matin, au moment des compositions de Pâques, il arrive à l'heure du déjeuner avec une physionomie radieuse ; il figurait dans les premiers. Elle l'avait créé deux fois : elle l'avait nourri de son intelligence comme de son lait, il était le fruit de son âme comme il était le fruit de ses entrailles ! Il lui devait tout, et il lui rendait tout en tendresse.

Quelques mois après, un dimanche, en revenant de la première messe, car elle était très-pieuse, mais discrète et secrète dans sa piété comme dans tout le reste, elle fut surprise de trouver son fils encore au lit. "Est-ce que tu es malade ? — Oui, un peu. J'ai eu des frissons toute la nuit." Quatre jours plus tard, se déclarait une fièvre de la nature la plus grave. Le père, naturellement expansif, n'était pas plus maître de son visage que de son âme ; ses inquiétudes se trahissaient par des larmes et des sanglots ; il se reprochait de ne pas avoir assez aimé son fils, et, à tout moment, interrogeait le médecin avec une insistance si fiévreuse, que le docteur, qui était son ami, ne pouvait s'empêcher de lui dire : "Au nom du ciel ! allez-vous-en ! vous avez perdu la tête, et vous me la ferez perdre ! Regardez votre femme, et faites comme elle !" Elle était, en effet, calme et silencieuse ; pas de larmes, pas de bruit, ne parlant jamais de ses craintes, comme si l'idée d'une mort possible ne lui fût jamais venue ; ne questionnant le médecin que pour bien se rendre compte de ses prescriptions, et rigoureusement ponctuelle à les exécuter ; ne se couchant pas, ne quittant pas le chevet du malade, et l'œil constamment fixé sur lui.

Le plus petit était tout consterné et tout transformé. On avait d'abord pensé à l'éloigner de la maison dans la crainte de la contagion ; mais il poussa de tels sanglots quand il s'agit de l'emmenner ; lui d'ordinaire si docile, il s'attacha avec tant de force aux vêtements de son père, en disant qu'il ne pouvait pas quitter son

frère, qu'on se borna à le reléguer dans une pièce éloignée, en lui interdisant l'entrée de la chambre du malade. Sa vie était bien changée ! lui qui, la veille, tenait tant de place dans la maison, personne ne s'occupait plus de lui ; il errait tout seul dans l'appartement, ou passait de longues heures assis dans un coin du salon, avec un livre de gravure et un oiseau, guettant le moment où son père sortirait de la chambre de son frère pour courir à lui et lui dire d'une petite voix très-émue : "Vat-il mieux ?" Un jour, jour d'espoir, il obtint, à force de supplications, la faveur de voir son frère à travers la porte entre-baillée, et il lui envoya de là un si tendre et si bruyant baiser, qu'un sourire, le premier depuis quinze jours, passa sur les lèvres du malade.

Le malade, lui aussi, s'était révélé tout autre dans ses quinze jours de péril. La maladie, ayant violemment attaqué les entrailles, n'avait attaqué qu'elles ; le cerveau était resté libre, l'esprit net, et il arriva à l'enfant ce qui arrive dans ces terribles crises ; il grandit beaucoup de corps, et plus encore d'intelligence ; ses paroles, sa physionomie, sa manière même d'accepter la maladie, dénotaient un subit développement intellectuel et moral ; très-maître de lui, comprenant son danger, se soumettant sans résistance et même avec une sorte d'empressement à toutes les prescriptions les plus douloureuses, il avait l'air de se défendre le mieux qu'il pouvait ; et le médecin, étonné de tant de calme, de tant de fermeté, disait : "Je n'ai jamais vu chose pareille à cet âge ; il me fait l'effet d'un capitaine de vaisseau, debout sur son banc de quart et commandant la manœuvre, un jour de tempête." En effet, ce n'était plus un enfant : chaque jour le mûrissait d'un mois. Il semblait vouloir réparer le passé, ou plutôt devancer l'avenir, et vivre en quelques jours les années qui allaient peut-être lui être enlevées, accomplir par anticipation les progrès qu'il n'aurait peut-être pas le temps de réaliser. Un petit fait rendit visible cette étrange transformation. Son meilleur ami, un de ses camarades de collège, ayant demandé à le voir, le malade, qui était beaucoup mieux, le reçut avec une vraie joie, mais une joie grave. Il lui parla de leur classe, de leurs études, mais en termes si sérieux qu'il ne semblait plus du même âge que son camarade ; c'était un jeune homme de seize ans, causant avec un enfant de douze. Ce contraste frappa tout le monde, les uns d'étonnement, les autres d'une crainte vague, que l'amélioration persistante dissipait bientôt. La fièvre tombait, les symptômes alarmants disparaissaient l'un après l'autre, et, le dix-neuvième jour, les premiers signes de la convalescence semblaient se produire si nettement, que le médecin, en quittant le malade, dit à sa mère : "Il est sauvé."

Toutes les larmes, tous les sanglots que la malheureuse femme refoulait depuis le commencement de la maladie éclatèrent alors avec tant de force, et se mêlèrent à de tels transports de joie, que le pauvre docteur, au cou de qui elle s'était jeté, ne put se défendre de pleurer comme elle. Elle le conduisit jusque sur l'escalier, puis entra dans la chambre, s'approchant du lit en se promettant bien de modérer l'expression de sa joie pour ne pas ébranler le malade... Chose singulière ! ses yeux s'étaient fermés ! il ne lui parle pas... il ne bouge pas... il n'avait pas l'air de l'entendre !... Un peu effrayée, elle l'appelle, il ne répond pas... elle lui met la main devant les lèvres, elle ne sent pas son souffle !... "Le docteur ! rappelez le docteur !" s'écria-t-elle tout éperdue... Le docteur remonte ; il court au malade... il lui met la main sur le cœur... Plus de battements ! l'enfant était mort !

Ces dénouements affreux et foudroyants ne sont pas très-rare dans ces terribles fléaux. Le mal est vaincu, mais le malade l'est aussi ; la lutte a épuisé ses forces, et, un jour, le cœur s'arrête comme un balancier de pendule ; on ne meurt pas, on cesse de vivre.

J'avais vingt ans quand j'ai vu ce que je raconte là, et jamais je ne l'ai oublié ! Jamais n'est sorti de ma mémoire ce dé-

sespoir de famille. Chacune des trois personnes fut frappée d'une façon différente. Le père porta dans son chagrin toute sa véhémence naturelle d'impressions : les sanglots soulevaient sa poitrine à la briser. Un signe étrange marqua la douleur de la mère. Naturellement colorée de visage, un de ses plus grands charmes était dans la fraîcheur de son teint. Le jour où elle perdit son fils, le sang abandonna ses joues et n'y remonta jamais. C'était le symptôme d'une de ces révolutions intérieures et physiques qui éclatent parfois chez les mères quand elles ont perdu un enfant. En dehors de cette pâleur mortelle, son chagrin ne se révélait par aucun signe extraordinaire. Elle pleurait beaucoup, mais silencieusement. Elle ne se refusa à voir aucune des personnes de sa famille, ou mêmes de ses amis ; elle continua en apparence sa vie habituelle, s'occupant de la maison, de son mari, de son fils, le tout avec je ne sais quel calme, je ne sais quelle douceur automatique qui faisait mal. Une de ses amies lui conseillant d'avoir recours à la prière et à Dieu, elle se leva tout à coup : "Pourquoi me l'avait-il donné s'il devait me le reprendre ?" L'amie se récriant : "Oh ! je sais bien que c'est un blasphème ! Mais j'ai tout perdu !... La foi, ajouta-t-elle avec une animation croissante, est une consolation suprême dans les malheurs ordinaires... mais, dans les désespoirs comme le mien, elle vacille comme tout le reste. J'ai été un mois sans pouvoir parler ! Rien ne me fait rien... et quand, au milieu de la nuit, je me réveille, et je me vois dans le lit, près duquel il venait s'asseoir, où je l'ai si souvent serré contre moi... et que je ne l'y retrouve plus, je ne le pleure pas... je le crie !"

Après cette explosion de douleur, elle tomba épuisée sur son lit et y demeura longtemps anéantie. Puis, peu à peu, la tempête s'apaisa, le voile si violemment déchiré, et derrière lequel avait tout à coup apparu le fond de cette âme, se reformait... et, dès le lendemain, elle retomba, pour n'en plus sortir, dans sa morne et effrayante douleur.

Je n'ai pas parlé de l'enfant ; il occupa cependant une place dans l'histoire de ces trois âmes. Au premier moment, les premiers jours, il resta frappé de cet étonnement un peu effaré qui saisit les enfants et les hommes en face de la mort entrant soudainement dans une maison. Il pleura beaucoup, voyant beaucoup pleurer, sans comprendre complètement sa propre perte. Mais le progrès de l'âge, la pratique de ce deuil, le silence de la maison, le changement de toute sorte opéré dans les habitudes de la vie, lui ouvrirent peu à peu les yeux. Je voudrais marquer ici un fait psychologique où m'a pensée s'est arrêtée bien souvent.

Les enfants se développent souvent par brusques écarts, et ni leur âme, ni leur caractère, ni leur esprit ne progressent toujours dans le même sens ; ils s'arrêtent, ils reculent, ils remontent, ils sautent de côté ; ils sont pleins de métamorphoses.

Jusqu'à six ans, cet enfant avait été l'image vivante de son père : même vivacité expansive et un peu extérieure, même impressionnabilité ; mais sous le coup de ce malheur, au milieu de cette atmosphère de deuil qui l'entourait, en face surtout de la douleur persistante de ses parents, l'âme de sa mère se réveilla en lui, et sa ressemblance avec elle prit le dessus. On eût dit que son frère en mourant la lui avait léguée. Il regrettait plus l'absence que le premier jour : il pénétra peu à peu dans le sentiment de sa perte comme on pénètre dans une langue étrangère ; il donnait de temps en temps des signes d'une sensibilité sérieuse et inaccoutumée, en y mêlant toujours, cependant, je ne sais quoi de prime-sautier, de passionné, qui lui était propre. La soudaineté, tel était, en effet, le trait distinctif de sa nature ; pour lui, aucun intervalle entre concevoir, vouloir et exécuter. Aussitôt pensé, aussitôt fait ! On le voyait parfois aller s'asseoir tout à coup, silencieusement, sur un petit tabouret aux pieds de sa mère et lui baiser les mains et la regardant fixement comme s'il eut voulu déchiffrer ce mystère

de désespoir. Il semblait que, comme Pascal, le silence de cet infini de douleur l'épouvantait. Le printemps ayant ramené la famille à la campagne, l'enfant se rappela que tous les matins, au déjeuner, son frère mettait à la place de sa mère un petit bouquet de violettes et de réséda. Le voilà donc à peine levé qui descend mystérieusement dans le jardin, fait sans bruit sa petite moisson et la glisse avec toutes sortes de précautions sous la serviette de sa mère, en ayant soin de se cacher un peu pour jouir de l'effet de sa surprise. Hélas ! pauvre petit, cet effet fut bien différent de ce qu'il avait espéré. La mère, à la vue de ce bouquet, crut voir se lever devant elle tout le passé ; elle poussa un cri et s'évanouit.

Les semaines, les mois, la première année, l'année suivante s'écoulèrent sans apporter aucune modification à l'état de la mère. Chaque jour elle devenait plus pâle, chaque jour plus douce, chaque jour plus faible. Ce qui ajoutait à sa faiblesse, c'est que, par un phénomène physiologique très-étrange, elle avait été prise, depuis son malheur, d'un invincible dégoût pour toute espèce de chose ayant eu vie, comme dit Lafontaine ; elle ne pouvait supporter comme aliments que le thé, quelques légumes et un peu de pain. Le cours de la vie et le mouvement des affaires avaient ressaisi son mari et l'avaient entraîné forcément dans quelques distractions sérieuses : il demanda à sa femme de le suivre ; elle ne s'y refusa pas, elle ne se refusait à rien ; mais lui-même, lorsqu'il vit cette pâle figure, cette morne image du désespoir incurable au milieu des riantes visages du monde, il comprit qu'il y avait une sorte de sacrilège à lui imposer ce supplice, et il lui permit de rester dans sa solitude, où elle alla s'enfouir comme un débris de vaisseau échoué sur une côte déserte. Il commença à trembler pour sa femme. Essayait-il de la tirer de sa torpeur, lui reprochait-il doucement, affectueusement, car il lui portait une véritable et profonde tendresse, lui reprochait-il de s'absorber dans la pensée de son chagrin : "Ce n'est pas ma faute, répondait-elle doucement : je fais ce que je peux... mais vous savez, mon ami, que je n'ai pas d'esprit du tout ; j'ai très-peu d'idées, et quand il n'y en a qu'une qui me saisisse... qui s'empare de moi... qui en a le droit comme celle-là... ajouta-t-elle avec un léger tremblement de lèvres, je ne peux pas m'en distraire."

Le médecin, consulté, ordonna un voyage, les eaux ; elle revint dans le même état qu'elle était partie. L'inquiétude de son mari devint de l'anxiété. "Mais enfin, docteur, disait-il avec terreur, on ne meurt pas de chagrin, mais on meurt des suites du chagrin.—Les jurisconsultes ont créé à propos des successions, un mot qui m'a toujours causé une sorte de peur. Ils disent : "Le mort saisit le vif." Eh bien, c'est le cas de votre femme. Celui qui n'est plus l'attire à lui. Les légendes du moyen âge nous peignent ces sortes de fascinations, qui entraînent à leur perte et précipitent dans les flots, sur les pas où la voix d'un être naturel, des victimes volontaires... Eh bien, votre femme subit cette espèce de charme fatal ; elle suit son fil, et si nous ne l'arrachons pas à cet entraînement, elle le suivra dans l'autre vie."

—Mais que faire ? que faire ? répondait le mari avec désespoir. Où trouver la guérison ? où la chercher ?—Le seul remède serait une secousse violente qui l'a rejeté dans la vie ! L'homéopathie n'est pas de mes amies, comme vous savez, mais un de ses axiomes : *similia similibus*, "guérir les semblables par des semblables," est un mot profond. Il y a des douleurs qui sauvent de la douleur. Il faudrait que le péril de l'un de vous la rattachât à vous. Elle se croit indifférente à tout, elle ne sent plus l'affection qu'elle vous porte ; mais si elle vous voyait malade, vous ou ce cher et charmant enfant que voilà, ajouta-t-il en embrassant le petit, qui venait toujours se glisser entre leurs jambes quand on parlait de sa mère ; si elle le voyait frappé à son tour... si elle craignait de le perdre aussi... oh ! alors, je ne doute

pas que son pauvre cœur ne s'éveillât en sursaut sur le coup. Tout ce qui lui reste de liens et de devoirs apparaîtrait violemment à sa conscience comme à son cœur, et elle rentrerait en possession d'elle-même... Mais je ne peux pourtant pas donner à l'un de vous une maladie mortelle pour la sauver !... Enfin, attendons, observons et espérons."

La seconde année de deuil finissait, et, sur le conseil du docteur, la famille alla s'installer à la campagne dès les premiers jours d'avril. Dans le petit domaine occupé par elle se trouvait une pièce d'eau peu profonde, mais qui, alimentée par une source vive, gardait toujours une fraîcheur glacée. Le père avait autrefois entouré cette pièce d'eau d'un grillage, par précaution contre les chutes ; mais le jardin avait été très-négligé depuis leur malheur, et le grillage était à moitié détruit. Quelques jours après leur arrivée, par une de ces gelées printanières, plus piquantes, ce semble, que les grands froids d'hiver, le petit, jouant auprès de ce bassin, glissa sur le gazon et tomba dans l'eau glacée. Un domestique, qui le vit de loin, accourut et le retira frissonnant, les lèvres bleuâtres, les dents claquant les unes contre les autres, et, une heure après, il était saisi d'une fièvre ardente. La prévision du médecin se réalisa. La mère passa au chevet du lit de l'enfant une nuit de désespoir et de remords. Elle s'accusait ! elle se maudissait ! "Dieu me punit ! s'écriait-elle ; je le perdrai, c'est juste ! J'ai oublié mes devoirs envers lui ! J'ai été une mère ingrate !... Il me rayera du nombre des mères !..." Puis, son imagination s'exaltant, elle se représentait celui même qu'elle avait perdu comme son accusateur... "Je suis sûr qu'il m'en veut aussi, lui !... répétait-elle, de l'abandon où j'ai laissé son frère... c'est lui qui l'appelle ! Il me le retire !..." Le danger ne dura qu'une nuit. Au matin, la fièvre était tombée, le malade était sauvé. Penchés sur le lit, les deux pauvres parents disaient au petit malade : "Mais, malheureux enfant ! comment as-tu donc fait pour tomber dans cette maudite pièce d'eau ? Je l'ai fait exprès, répondit tranquillement l'enfant.—Toi ! pourquoi ? comment ?—Papa me disait toujours de bien prendre garde, que, si j'y tombais, je deviendrais bien malade, et le médecin a dit devant moi que si je pouvais devenir bien malade, ça guérirait maman ; alors je me suis laissé tomber." A ces mots, la mère poussa un grand cri, puis, tout à coup, avec une sorte de délire : "Oh ! lui, lui ! c'est un mot de lui ! il aurait fait cela, lui !..." Et saisissant la tête de l'enfant, qu'elle inondait de larmes, elle lui disait d'une voix entrecoupée : "Tu me le rends ! Tu me le rends ! Tu es toi et lui ! Tu es ton frère aussi !"

Le reste, on le devine. On ne se console jamais de la perte d'un enfant. La première tempête de l'âme s'apaise, les cris de révolte et de désespoir éperdu cessent, mais pour faire place à une douleur chronique et immuable sur laquelle le temps ne peut rien. Les autres pertes sont des blessures ; celle-là est une amputation. On peut vivre avec un membre de moins, mais on vit mutilé, et l'on se sent toujours mutilé. C'est ce qui arriva à cette mère. Elle entra dans l'existence, elle reprit intérêt aux occupations de son mari, elle reprit part aux études de son fils. On la revit même sourire. Elle se le reprochait bien un peu tout bas, elle s'en voulait parfois de n'être plus aussi malheureuse ; mais la vue de celui qui lui restait la ramenait bien vite au sentiment de ses devoirs. Un jour, enfin, après une distribution de prix où l'enfant avait été couronné plusieurs fois, revenant avec lui à la campagne dans une voiture découverte, par un beau ciel, on l'entendit murmurer tout bas :

"Je disais que cela m'était bien égal de mourir ! Il est pourtant bien doux de vivre !"

E. LEGOUVÉ,

De l'Académie française.

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désiraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

GAZETTE DES TRIBUNAUX

Il y a quelque temps, à Bruxelles, en Belgique, on trouvait, dans une maison de bonne apparence, la maîtresse, une vieille dame, étranglée, et près d'elle, garrotté et baillonné, son petit-fils, un garçon de mauvais caractère qu'elle faisait vivre. Retsin, c'était le nom du petit-fils, fut arrêté sur le soupçon d'avoir tué sa grand-mère et de s'être ensuite garrotté pour faire croire qu'il ne pouvait être coupable. Le procès a été émouvant.

Retsin était-il une victime ou un parricide ? Avait-il, comme il le prétendait, été garrotté par les assassins de sa grand-mère, ou bien, comme le croyait le ministère public, est-ce lui qui, après avoir frappé la pauvre femme, s'était ligotté pour donner le change à la justice ?

Tout était là. Aussi les expériences de *ligottage*, les rapports d'experts, les consultations professionnelles ont-ils fait le fond de ce gros procès.

M. Dutsin, le premier des experts entendus, a estimé que Retsin s'était garrotté lui-même, et, pour donner une démonstration frappante de ce qu'il avançait, il a procédé à une expérience de *ligottage* sur l'accusé.

Retsin a dû endosser les vêtements qu'il portait le soir du crime, s'étendre sur les dalles de la Cour d'assises et se laisser attacher par M. Dutsin de la façon dont il était lié d'après les déclarations des agents de police.

L'expérience a duré longtemps, elle a duré pendant toute une audience, et, en somme, elle n'a abouti à aucun résultat décisif.

Voici maintenant le rapport du docteur Van Kerkhove, le médecin qui a examiné Retsin après l'assassinat :

J'ai trouvé le jeune homme bien agité, déposé-t-il. Le pouls marquait 80 pulsations par minute. Retsin a demandé à boire, puis il s'est écrié : "Bellemans, un homme, bonne maman, deux hommes !"

La gorge paraissait sèche, Retsin prétendait que les meurtriers avaient essayé de lui faire avaler le contenu d'une fiole qu'ils avaient introduite de force dans sa bouche. Aussi ai-je cru d'abord à un empoisonnement, mais je n'ai pas tardé à revenir sur cette opinion.

J'ai examiné ensuite les poignets et les mains de l'accusé. Les poignets étaient très-rouges, les mains çà et là écorchées. La chemise était mouillée de taches de sueur. Evidemment, Retsin avait dû faire de grands efforts musculaires.

Comme on le voit, tout cela n'était point concluant. Et l'obscurité devenait bien plus compacte encore, si l'on tient compte des deux dépositions de médecins qui vont suivre :

M. le docteur Grégoire :

J'ai examiné l'accusé et je ne puis admettre qu'il ait simulé un *ligottage*. Je crois également que, d'après l'examen du corps de la victime, une lutte terrible a dû s'engager entre elle et l'assassin. Or, ceci est incontestable : Retsin était beaucoup moins vigoureux que sa grand-mère, et celle-ci n'a pas été étouffée par un homme seul, comme le suppose l'accusation.—(Mouvement.)

M. le docteur Schwartz, professeur à l'Université de Bruxelles :

De même que M. le docteur Grégoire, je ne puis admettre comme rigoureusement exactes les conclusions des experts. Mais j'insisterai particulièrement sur un point : on a découvert sur les vêtements de Retsin des taches de sang. J'ai analysé ce sang ; j'ai analysé ensuite le sang de la victime ; la composition chimique de l'un et de l'autre n'est pas la même.—(Sensation.)

Enfin, les témoins ayant tous été entendus, une dernière tentative de *ligottage* a été faite pour arriver à la lumière. M. Jordens, ancien marin, expert par conséquent en matière de nœuds, a garrotté à l'audience une personne de bonne volonté, en ayant soin de suivre, pour cette opération délicate, toutes les indications données par la police sur l'état dans lequel Retsin a été trouvé. L'opération terminée, les agents qui ont découvert le jeune homme et qui l'ont délié ont été appelés à examiner l'œuvre de l'ancien marin. O confusion ! l'édifice de nœuds n'était pas établi de la même manière ! Et il a fallu renoncer à se faire une conviction sur ce point, qui était le point capital du procès. Bien autrement significatives, il faut le

dire, semblaient être les *preuves morales* relevées contre l'accusé.

Ce tout jeune homme était un triste sujet, et son interrogatoire, dans lequel il s'est montré entièrement calme et prudent, nous le montre sous un bien vilain jour :

D. Retsin, vous êtes représenté comme un garçon sournois, brutal, comme un mauvais fils. Il vous est arrivé de frapper brutalement votre père, qui était paralysique, et de le souffleter pendant qu'il était étendu dans son fauteuil ? (Rumeurs).—R. C'est faux.

D. Vous étiez très-débauché, très-viveur : vous aviez la rage de faire des paris, qui, parfois, allaient jusqu'à mille francs ?—R. Des paris, c'est possible, mais on exagère.

D. Votre grand-mère, qui vous a recueilli après la mort de votre père, vous adorait. Vous ne le lui rendiez pas, loin de là. Et comme elle ne pouvait pas répondre toujours à vos incessantes demandes d'argent, vous profériez souvent contre elle d'odieuses menaces ; vous manifestiez sans cesse le désir de la voir "claquer" pour avoir sa fortune, et vous aviez, en un mot, à ce qu'il semble, cette préoccupation unique de devenir riche par la mort de cette pauvre veuve Von Roey ?

L'accusé garde le silence. M. le président poursuit :

Votre grand-mère n'était pas la seule, d'ailleurs, à qui vous fassiez des menaces. Un de vos anciens commis, M. Goemans, a raconté que vous n'alliez jamais voir votre père, dont je parlais tout à l'heure, sans insulter le pauvre valétudinaire, et dire d'un ton ironique en le regardant : "Voyez comme il est assis avec ses pattes pourries !" (Sensation.)

Retsin (avec force).—M. Goemans s'est vengé comme il me l'avait promis du reste, de ce que je l'ai fait renvoyer après l'avoir surpris avec une jeune fille !...

D. Arrivez au crime. Racontez-nous ce qui s'est passé ?—R. Je vous l'ai déjà dit. J'avais dîné avec ma grand-mère. Nous causions dans le salon depuis une demi-heure, quand elle m'a quitté pour aller chercher de la toile. Tout à coup, un homme vêtu de noir, le visage couvert de suie, la tête coiffée d'un large chapeau, s'est dressé devant moi. "Ne bouge pas ou tu es mort !" m'a-t-il dit à voix basse en me mettant la main sur la bouche. A ce moment, un autre homme, plus petit, a paru. J'ai voulu crier, impossible. Mais, voyant mes efforts, le dernier venu m'a porté un coup de poing au visage, puis il m'a étendu à terre, son compagnon et lui m'ont garrotté et ont essayé de me faire avaler le contenu d'une fiole, mais j'avais les dents serrées, et ils ont dû renoncer à leur dessein. Alors les assassins m'ont baillonné, et je me suis évanoui.

D. Vous n'avez pas, dites-vous, entendu les cris de votre grand-mère, ces cris que l'on a cependant perçus du dehors ? "Oh ! Jean, Jean !"—R. Non, car, pendant que ces hommes l'assassinaient, j'étais sans connaissance. (Mouvements divers.)

Tels sont les points les plus importants de ces longs débats. On voit qu'ils sont loin d'avoir produit la lumière complète, et qu'ils laissent un large champ de bataille aux luttes de l'accusation et de la défense.

C'est la défense qui l'a emporté. Retsin a été déclaré coupable par six jurés, mais innocent par les six autres. En pareil cas, la loi belge comme la loi française prononce l'acquiescement. Et, en réalité, était-il possible d'envoyer ce jeune homme aux galères, pour le moins, sur d'aussi contradictoires indices ?

Nouvelle pharmacie.—Tout le monde admire la jolie pharmacie que M. S. LACHANCE, si bien connu comme pharmacien de renom, vient d'ouvrir sur la rue Sainte-Catherine, près de la rue Jacques-Cartier, porte voisine de la banque d'Epargne. Comme l'on peut s'en convaincre en visitant cette pharmacie, M. Lachance a déployé beaucoup de goût et d'habileté dans l'aménagement et dans l'achat de ses marchandises, et l'acheteur est certain de trouver à cet établissement tout ce dont il a besoin.

Maison A. Pilon & Cie.—Cette grande maison continuera à fondre le stock sans réserve d'ici à quelque temps à meilleur marché que jamais. Nous recevons tous les jours de nouvelles marchandises de printemps et d'été, ce qui permet de satisfaire toutes nos pratiques. Profitez de cette grande vente autorisée par le syndic nommé à la faillite de la maison A. PILON & Cie. La maison PILON profite de cette occasion pour remercier cordialement le public en général pour l'encouragement qu'elle a reçu depuis quelque temps. Réduction considérable des prix de nos marchandises. Il faut écouler à tout prix notre stock qui est encore au-delà de \$60,000, pour faire face aux engagements que la maison PILON doit rencontrer d'ici à un mois. Nous vous invitons donc tous à profiter de cette grande vente, et en ce faisant, vous favoriserez M. A. PILON, qui a su, par son énergie, développer la partie Est de Montréal et faire du bien au public en général. A. PILON & CIE., 647 et 649, rue Ste-Catherine, Montréal. Par ordre du syndic officiel, C. Beausoleil.



LE NID DE MARTIN-PÊCHEUR

Composition et dessin de M. Giacomelli.

LE MARTIN-PÊCHEUR

*Comme au fétair à a ar, le bon Martin-Pêcheur,
Fraversant l'aubépine,
Il se droit vers son nid qui dort à la fraîcheur,
Dans un creux de racine.*

*Au flot clair de la source et dans l'étang métré
Son aile, qui châteie,
Dès l'aube s'est trompée: il a tout exploré
En quête d'ore proto.*

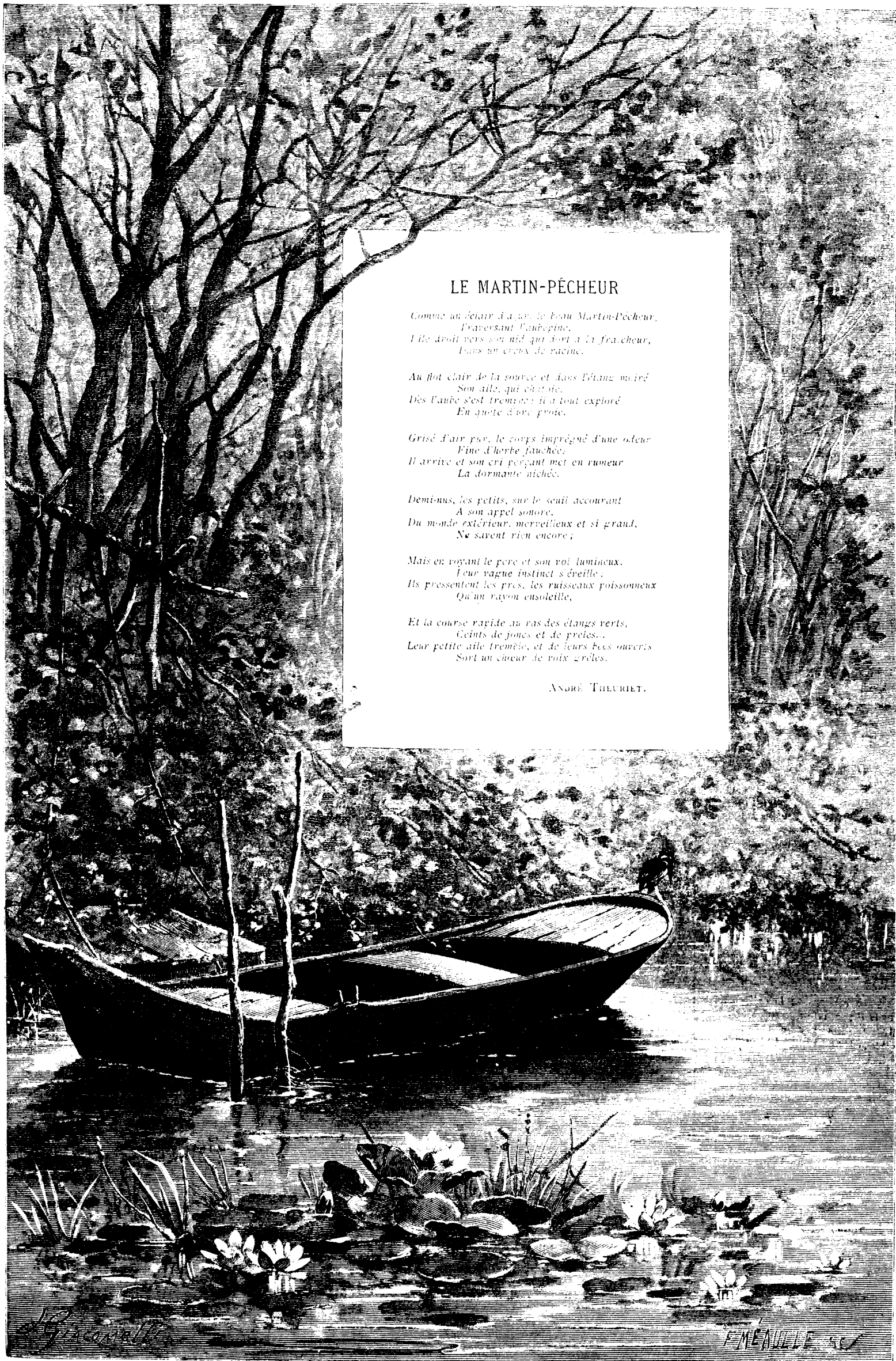
*Grisé d'air pur, le corps imprégné d'une odeur
Fine d'herbe fauchée,
Il arrive et son cri perçant met en rumeur
La dormante nichée.*

*Demi-nus, les petits, sur le seuil accourant
A son appel sonore,
Du monde extérieur, merveilleux et si grand,
Ne savent rien encore;*

*Mais en voyant le père et son roi lumineux,
Leur vague instinct s'éveille;
Ils pressentent les pres, les ruisseaux poissonneux
Qu'un rayon ensoleille,*

*Et la course rapide au ras des étangs verts,
Géants de joncs et de prêles...
Leur petite aile tremble, et de leurs bees ouverts
Sort un chœur de voix grêles.*

ANDRÉ THURIET.



UN DRAME SUR LA SEINE

Deuxième partie de la Bande Rouge

III

La pioche tomba des mains de Roger. Il était difficile d'imaginer un contre-temps plus fâcheux, puisqu'il se présentait juste au moment où on touchait au but.

L'objet, quel qu'il fût, que recouvrait la fosse, était là, recouvert à peine d'une légère couche de terre.

Encore quelques coups de pic et il apparaissait à découvert, mais ces coups, il eût été souverainement imprudent de les donner.

En effet, la lumière aperçue et signalée par Régine devenait de plus en plus distincte.

Elle disparaissait par instants pour se remontrer presque aussitôt, ce qui prouvait jusqu'à l'évidence qu'elle était portée par des hommes en marche à travers le bois.

A son peu d'intensité et d'élévation au-dessus du sol, on pouvait même conjecturer sans crainte de se tromper qu'elle provenait d'une lanterne promenée à bout de bras.

Roger fit toutes ces remarques en un clin d'œil et conclut sans hésiter à la présence d'une ronde de nuit.

Les gardes forestiers ayant depuis longtemps quitté ces parages, la ronde ne pouvait être que prussienne, et cette rencontre compliquait singulièrement la situation.

Abandonner la place sans mener à sa fin une entreprise pour laquelle le lieutenant évadé avait risqué sa liberté et peut-être sa vie, c'était bien dur.

Mais, d'un autre côté, rester sur le bord de ce trou inachevé, c'était s'exposer non-seulement à se faire prendre, mais encore à livrer le secret de la fosse à de grossiers soldats allemands.

Roger, très-perplexe, comprenait d'ailleurs l'impérieuse nécessité de se décider vite.

On entendait craquer les branches froissées par la marche lourde et méthodique de la patrouille ennemie qui manœuvrait évidemment de façon à déboucher du taillis dans la clairière.

Si on se décidait à partir, il fallait le faire avant que le détachement fût en vue.

L'officier se retourna pour interroger du regard sa compagnie de route et de périls.

Un coup d'œil lui suffit pour voir qu'elle avait déjà pris son parti.

Elle nivelait avec ses petits pieds la terre fraîchement remuée, et cette action en disait assez.

« Au fait, murmura Roger, elle a raison ; il faut cacher la feuille pour que les Prussiens ne voient rien s'ils viennent par ici, et nous embusquer dans le fourré jusqu'à ce qu'ils soient passés. »

C'était bien là le plan arrêté par Régine, car elle se releva prestement pour ramasser son sac et Roger l'imita en chargeant sa balle sur son dos.

La jeune fille, reprenant ses fonctions de guide, fit le tour du gros chêne et s'achemina en se courbant vers un massif de noisetiers qui se dessinait au bord de la clairière, du côté opposé à celui par lequel arrivaient les Allemands.

L'officier suivit portant son fardeau et serrant dans sa main droite la pioche qui pouvait encore à la dernière extrémité servir d'arme défensive.

Le bruit confus d'une conversation tenue à demi-voix arrivait par intervalles à ses oreilles, et quand il se retourna, au moment où il atteignait l'abri protecteur des broussailles, il aperçut distinctement un groupe débouchant du bois, à l'autre extrémité de l'esplanade dont le Chêne-Capitaine occupait le centre.

L'abri que Régine avait choisi était probablement celui qui lui avait déjà servi d'observatoire le jour du duel, et il était fort bien approprié à cette destination.

Au pied des noisetiers sauvages que le hasard de la végétation forestière avait multipliés en cet endroit, les ronces formaient un inextricable fouillis.

Leurs jets capricieux s'accrochaient aux basses branches et rampaient sur le sol, mais ils se recourbaient aussi en voûte et, au plus profond de ce hallier, leurs enlacements avaient laissé une place libre.

On y arrivait sans trop de difficultés par une trouée à l'usage des chevreuils, et Régine traversa bravement la première cet épineux sentier.

Une fois réfugié dans cette logette végétale, le couple pouvait se croire en sûreté et jouissait de l'avantage—fort appréciable dans la circonstance—de voir sans être vu.

Roger commença par arranger un siège improvisé avec le sac et le ballot pour y faire asseoir sa compagnie qui devait avoir grand besoin de repos et se mit à regarder de tous ses yeux.

Il n'était pas encore très-inquiet, car il se persuadait que les Prussiens allaient rejoindre la route en traversant la clairière et qu'il en serait quitte pour leur laisser le temps de s'éloigner.

La ronde s'avancait maintenant à découvert. Autant qu'on en pouvait juger dans la nuit et à cette distance, le détachement se composait de cinq ou six hommes marchant sur deux rangs.

Le porteur de la lanterne, qui était probablement le caporal, marchait seul en avant de sa petite-troupe et, aux reflets de son falot, brillait

par moments les pointes de casque et les canons de fusil.

Selon la méthode germanique, ces soldats se mouvaient lentement et ne faisaient guère plus de dix pas sans s'arrêter pour reconnaître le terrain.

Roger pouvait voir distinctement le caporal placer derrière son dos sa lanterne dont le rayonnement aurait pu le gêner, lever le nez en l'air, comme un chien de chasse qui prend le vent, et regarder de tous les côtés.

Le lieutenant connaissait assez les Allemands pour n'être pas surpris de ces précautions, mais le fanal l'étonnait.

« Ils ne porteraient pas une lumière avec eux pour traverser la forêt, pensait-il, et ils doivent avoir un poste dans les environs. »

Cette supposition avait cela d'inquietant, qu'elle ne permettait pas d'espérer le prompt éloignement des Prussiens.

L'événement ne la justifia que trop tôt.

Après une dernière station à mi-chemin du taillis, le vigilant caporal adressa un ordre bref et rauque à ses hommes, et la patrouille se dirigea tout droit vers le gros chêne.

Une même émotion étreignit le cœur des deux fugitifs.

L'habileté des soldats allemands était devenue proverbiale pour découvrir les objets précieux qu'on avait l'imprudence de confier à la terre.

Ils savaient deviner les trésors enfouis beaucoup mieux que les sorciers de campagne ne devaient les sources, et on aurait dit qu'ils flairaient les tonneaux de vin cachés sous l'herbe comme certains animaux flairent les truffes.

Comment espérer que les feuilles commencées échapperaient à leurs yeux avides ?

Et s'ils creusaient à cette place, le secret qu'elle couvrait allait leur être livré.

Ce secret, ni Roger ni Régine ne le connaissaient encore, car si la jeune fille avait vu, le matin du duel, Valnoir et Taupier combler une fosse, elle ne savait pas ce qu'ils y avaient enterré.

Mais elle devait avoir de puissants motifs pour chercher à pénétrer ce mystère, puisqu'elle amenait là Roger de Saint-Senier à peine échappé aux dangers d'une captivité de deux mois.

Cependant les Prussiens s'étaient massés autour de l'arbre, et, à cette courte distance, les fugitifs ne perdaient pas un seul de leurs mouvements.

Au commandement du caporal, les armes furent déposées en faisceau et les soldats se mirent avec une évidente satisfaction à battre la semelle et à se brasser la poitrine pour se réchauffer.

Leur chef avait posé lui-même son fusil et son falot, et s'occupait à allumer une grosse pipe à fourneau de porcelaine.

S'agissait-il d'une simple halte ou de l'installation d'un bivouac ?

Roger, qui se posait cette question avec anxiété, fut bientôt tiré d'incertitude.

Un Allemand se mit en devoir d'amasser des feuilles sèches et des petites branches contre le tronc du vieux chêne, un autre battit le briquet, et le reste de l'escouade se dispersa pour aller couper du bois dans le taillis, pendant que le caporal plaçait un fonctionnaire à côté des faisceaux.

Il n'y avait plus le moindre doute à conserver.

Le détachement allait s'installer là pour le reste de la nuit.

Les Prussiens semblaient du reste avoir choisi cette place sans y entendre malice, et tout simplement parce que cet arbre énorme fournissait à la fois un abri contre le vent et une bûche de fond pour leur foyer.

Les feuilles inachevées et très-imparfaitement comblées dans la précipitation du départ ne paraissaient pas avoir tout d'abord attiré leur attention.

Mais cette heureuse indifférence se prolongerait-elle ? C'était bien probable, et Roger n'y comptait guère.

Dans cette situation tendue, le seul parti que pussent prendre raisonnablement l'officier et la jeune fille, c'était de rester tapis dans leur cachette, jusqu'au moment où l'ennemi se déciderait à s'éloigner.

Le pis qui pouvait leur arriver, c'était d'y passer la nuit, car les rondes rejoignent généralement au point du jour le poste qui les a détachées.

D'ailleurs, il eût été fort imprudent de chercher à fuir.

Le hallier n'avait qu'une issue à peu près pratique, celle qui ouvrait sur la clairière, et on ne pouvait pas penser à sortir par là.

Se dérober du côté opposé en rampant à travers les ronces, c'était une entreprise à peu près impraticable, surtout pour une femme et avec des fardeaux.

D'ailleurs, les Allemands ont l'oreille fine, et le plus petit bruit les aurait attirés infailliblement sur la piste des fugitifs.

Enfin, si le bonheur voulait que le dépôt échappât à l'attention des soldats, on avait encore la chance d'achever, après leur départ, le travail interrompu par leur apparition.

Roger avait donc toutes sortes de raisons pour se tenir coi, seulement, il n'envisageait pas sans une vive inquiétude la journée du lendemain.

Son évadement avait déjà été signalé à Saint-Germain, et il eût été bien important de profiter de la nuit pour gagner du pays.

Il fut bientôt distrait de ses réflexions par le voisinage inquiet d'un Prussien qui abattait des branches à coups de cognée.

Non-seulement il l'entendait, mais il le sentait, car une âcre odeur de tabac de Hambourg lui arrivait chassée par la brise à travers les broussailles.

C'était un nouveau danger ; déjà Régine avait étouffé un accès de toux, et, d'ailleurs, il pouvait prendre fantaisie au coupeur de bois de s'avancer jusqu'au hallier, mais il avait sans doute complété son fagot, car il s'éloigna en chantonnant.

Roger le vit bientôt se diriger vers le chêne central où ses camarades avaient déjà entassé les matériaux d'un bûcher respectable.

Leur groupe s'évertuait à souffler sur les feuilles qui commençaient à s'allumer au pied du tronc, et l'attention du caporal lui-même était absorbée par cette intéressante opération.

Tout à coup une lueur très-vive éclata dans le bois à vingt pas de la cachette.

« Le feu ! » murmura Roger consterné.

IV

C'était bien en effet le feu qui venait de s'allumer dans des broussailles, à quelques pas de la cachette où les fugitifs s'étaient blottis.

Le Prussien, en allumant sa pipe, avait dû laisser tomber une flammèche sur la litière de feuilles sèches qui recouvrait le sol, et il n'en avait pas fallu davantage pour embraser les branches minces du taillis.

Après la gelée, qui durait sans interruption depuis le commencement de novembre, toute humidité avait disparu du bois, qui brûlait comme en plein été.

La flamme montait en longs jets par-dessus les branches, et le vent du nord chassait la fumée vers le hallier voisin.

Dans la situation déjà si critique de Roger et de sa compagnie, cette complication était des plus fâcheuses.

Ils se regardèrent avec inquiétude, et, s'ils avaient pu échanger leurs pensées, il est probable qu'ils se seraient demandé s'il ne valait pas mieux fuir.

Mais l'infirmité de Régine la condamnait au silence.

Le danger, d'ailleurs, n'était pas encore pressant, seulement il se présentait sous deux formes également redoutables.

D'abord, l'incendie pouvait gagner de proche en proche, et, de plus, la clarté devait attirer l'attention des Prussiens.

Déjà, on les entendait rire bruyamment et échanger de grossières exclamations de joie.

Voir brûler une forêt française était pour eux un divertissement de choix, et il y avait peu de chances qu'ils prissent la peine de se déranger pour éteindre le feu allumé par leur imprudence.

Mais il était à craindre que la fantaisie ne leur vint de contempler de plus près cet agréable spectacle.

Dans ce cas, les fugitifs avaient de grandes chances d'être découverts.

Il est vrai qu'il y avait aussi une compensation possible, l'attention des Allemands devant être nécessairement détournée de la fosse creusée au pied du chêne.

Le feu, malheureusement, avait pris en peu d'instants des proportions considérables.

Les herbes et les ronces formaient la base d'un foyer qui allait s'élargissant, et les jeunes arbres craquaient en s'embrasant.

Il devenait évident que l'incendie ne s'arrêterait que faute d'aliment, et, comme le buisson qui servait de refuge aux voyageurs se reliait au taillis enflammé, il devait nécessairement être atteint dans un temps donné. Par contre, la clairière était trop large pour que le feu pût arriver jusqu'à l'arbre central, et les soldats n'avaient rien à craindre.

Roger s'aperçut bientôt que la place allait cesser d'être tenable.

Déjà on sentait la chaleur de cet énorme brasier, et la fumée devenait insupportable.

Il fit signe à Régine de se tenir prête à tout événement et lui donna l'exemple en chargeant son ballot sur ses épaules.

La jeune fille se leva sans donner aucun signe de frayeur, prit son sac et attendit avec calme le moment qui allait décider de son sort.

La lueur de l'incendie se projetait au loin et éclairait en plein le groupe des Allemands.

Ils avaient cessé de s'occuper des préparatifs de leur bivouac, trouvant sans doute que leur foyer ferait maigre figure à côté de cet embrasement colossal.

On les voyait, adossés tranquillement au gros chêne, savourer la vue de cette destruction qui ne les touchait guère, et se montrer les uns aux autres les progrès du feu.

Un épisode de ce désastre semblait absorber particulièrement leur attention.

Au milieu du taillis qui brûlait s'élevait un bouleau isolé dont le tronc blanc et lisse venait de s'allumer comme un cierge.

Ils suivaient avec une curiosité brutale les effets de la flamme léchant l'écorce qui pétillait et gagnaient les hautes branches qu'on voyait se transformer successivement en girandoles éclatantes.

On aurait dit une pièce de feu d'artifice, et, à chaque rameau qui se détachait pour tomber dans le brasier en soulevant une pluie d'étincelles, c'étaient des exclamations de joie.

Il est juste d'ajouter cependant que le caporal ne semblait pas prendre tout à fait aussi gaiement ce spectacle inattendu.

Il se promenait en fumant sa pipe autour des faisceaux et s'arrêtait de temps en temps comme pour interroger l'horizon assez borné de la clairière.

Peut-être, en sa qualité de chef du détachement, se préoccupait-il de la responsabilité qui allait lui incomber pour avoir laissé brûler avec tant d'indifférence un forêt dont la stratégie prussienne pouvait avoir besoin plus tard.

Toujours est-il qu'il paraissait indécis sur la question de savoir s'il fallait rester à son poste

de nuit ou se replier en bon ordre pour aller chercher du secours.

Roger observait de son côté les progrès du feu sur le bouleau avec autant de soin que les Prussiens, mais avec de tout autres pensées.

L'arbre, miné par le pied, ne devait pas tarder à s'abattre, et le hallier protecteur n'était pas assez éloigné pour se trouver en dehors du rayon de la chute.

Il y avait là pour les réfugiés un nouveau et grave danger.

Si le bouleau s'abattait de leur côté, ils devaient presque infailliblement être écrasés sous le poids de cette masse incandescente.

Eussent-ils même, par un miracle, échappé à ce péril, le contact de l'arbre enflammé ne pouvait pas manquer de communiquer le feu aux broussailles.

C'était encore la mort en perspective, plus lente, il est vrai, mais aussi cent fois plus affreuse.

Et ce qui ajoutait à l'horreur de la situation, c'est que rien ne pouvait être tenté pour s'y soustraire, à moins de risquer une fuite sous les balles prussiennes.

La cachette était tellement étroite qu'elle ne laissait pas la faculté de s'écarter assez pour éviter d'être pris sous les ruines du bouleau que l'incendie minait par le pied.

Déjà il se penchait en chancelant sur sa base, et on pouvait presque calculer les minutes qui restaient pour la catastrophe.

Ce n'était pas pour lui que Roger avait peur.

En venant défendre Paris avec son bataillon, il avait fait le sacrifice de sa vie, et, depuis le commencement du siège, il avait traversé d'assez sérieuses épreuves pour avoir appris à mépriser la mort.

Le jour même, quand il s'était décidé à s'échapper de l'hôpital de Saint-Germain à travers les sentinelles allemandes, il savait parfaitement à quoi il s'exposait en courant la chance d'être repris.

Mais il ne pouvait s'accoutumer à l'idée de voir périr avec lui la jeune fille qui s'était si généreusement dévouée pour le délivrer.

Si en se livrant lui-même il avait pu assurer le salut de Régine, Roger n'aurait pas hésité.

Mais les événements avaient lié si étroitement leurs destinées, qu'ils étaient condamnés à mourir ensemble si Dieu ne les sauvait pas tous les deux.

L'héroïque jeune fille ne donnait du reste aucun signe de frayeur.

Elle regardait son compagnon d'un œil calme, et il y avait tant de fermeté dans son attitude, que l'officier se reprochait presque de trembler pour elle.

En même temps il se frappait le front avec désespoir comme pour y faire naître une idée qui pût le préserver de l'horrible fin dont ils étaient menacés.

Au moment où il allait se décider peut-être à tenter une évasion impossible, il entendit trois coups de sifflet répétés à intervalles inégaux, et il crut en même temps distinguer un bruit sourd sur la nature duquel un soldat ne pouvait se tromper.

C'était le pas cadencé d'une troupe en marche.

Roger comprit à l'instant ce qui se passait.

La clarté que l'incendie projetait au loin avait été aperçue des grand-gardes prussiennes disséminées dans la forêt, et un détachement nombreux s'était porté en toute hâte sur le lieu du sinistre.

Les coups de sifflet avaient été lancés par le prudent caporal qui, après mûre réflexion, se croyait obligé de signaler sa présence dans la clairière.

Le dernier espoir des fugitifs s'envolait.

L'escouade de secours qui arrivait guidée par cet appel ne pouvait pas manquer de faire sa jonction avec les Allemands cantonnés au pied du gros chêne, et, une fois réunis, ces hommes allaient évidemment se mettre à attaquer le bois à coup de hache pour couper le feu.

La cachette allait donc se trouver cernée, à moins que les soldats ne jugeassent à propos d'y pénétrer pour l'abattre.

Dans les deux hypothèses, les malheureux qui s'y étaient réfugiés se voyaient perdus.

Roger serra le bras de la jeune fille et lui montra la clairière comme pour lui dire :

« Voulez-vous braver les balles et fuir de ce côté ? »

Un signe de tête de Régine fit comprendre à son compagnon qu'elle était prête.

Il n'y avait pas une seconde à perdre et Roger prit la main de la jeune fille pour s'élançer avec elle.

Un péttillement sec qui éclata tout à coup derrière lui fit qu'il se retourna.

Le feu venait de prendre au hallier.

Un tison apporté par le vent l'avait communiqué aux herbes sèches qui flambaient déjà, mais le hasard avait fait que la place où ce brandon était tombé ne portait autre chose que des ronces assez clair-semées.

Roger étouffa un cri de joie et retint sa compagnie.

Dieu venait de lui envoyer l'idée qu'il cherchait.

L'incendie allait se charger de leur aplanir la route en détruisant les broussailles qui les emprisonnaient et en leur ouvrant une issue hors de la vue des Prussiens.

Seulement, il lui fallait le temps de faire son œuvre, et le bouleau aux trois quarts consumé pouvait s'abattre d'un instant à l'autre.

La vie des deux créatures humaines dépendait de la résistance d'un arbre assez frêle qui brûlait depuis une demi-heure.

Pendant que Roger suivait avec une anxiété indicible la marche du feu, le roulement du pas

accélération des soldats qui arrivaient l'avertit que les Prussiens allaient paraître.

S'ils débouchaient du bois par la route qui passait derrière le hallier, la retraite était coupée.

A ce moment suprême, tout effort devenait inutile.

Il fallait se borner à faire des vœux pour que les buissons protecteurs fussent dévorés avant le tronc du bouleau, et pour que le nouveau détachement se montrât du côté de la clairière.

Vingt secondes s'écoulèrent ainsi. Puis on entendit un affreux craquement précurseur de la chute, et l'arbre commença à s'incliner lentement.

F. DU BOISGOREY.

(La suite au prochain numéro.)

CURIOSITÉS DE LA SCIENCE

LA GÉOLOGIE EN DEUX CENTES LIGNES

Parmi les lettres de la semaine—offres d'articles, demandes de renseignements, avis, conseils, critiques, etc.—je choisis tout de suite et j'imprime, malgré le compliment aigre-doux qu'elle m'y fait, ce petit mot d'une "lectrice assidue":

Vous avez le talent, monsieur, d'intéresser les femmes aux choses de la science. Sans être précisément frivole, j'avoue que je me souciais fort peu, avant de vous lire, des petits mystères de la vie d'un insecte, d'un polype, d'un reptile. Vos *Curiosités* m'ont donné du goût pour ces bêtes. Mais, dois-je le dire? je crois que le choix des sujets vous aide singulièrement, et que, s'il est aisé de faire lire l'histoire des oiseaux, des papillons et des fleurs, peut-être serait-il moins commode d'aborder l'étude des machines, des composés chimiques ou des cailloux. Connaissez-vous la géologie? Je n'attends pas votre réponse, et, sans vous laisser le temps de la réflexion, je viens vous demander quelques lignes sur la science des pierres, la moins aimable et la plus ignorée de toutes.

UNE DE VOS LECTRICES ASSIDUES.

Corbleu! madame, un académicien n'est jamais pris sans vert. Des pierres! vous en avez, et par monceaux! Mettant de côté celles qui brillent à vos oreilles, à votre main—sujet aimable qu'il me serait trop facile de traiter—je vais fouiller avec vous les entrailles du sol, et vous jeter à la tête tous les granits, tous les schistes et toutes les laves que nous rencontrerons. Posez là, je vous prie, le galant ouvrage de ces doigts de fée, prenez à deux poings votre courage, et géologuons.

Vous n'attendez pas de moi, j'espère, une nomenclature abrupte des terrains, une description serrée des éléments moléculaires des roches. Peu vous importe, n'est-ce pas, que le gypse de Montmartre soit un "sulfate de chaux hydraté," ou que la pierre de votre foyer soit un "calcaire à *Cerithium lapidum*?" Si j'ai bien compris votre question, c'est la théorie géologique et non la science expérimentale qu'il vous plaît de connaître.—A merveille!

Je prends donc la terre à sa genèse, et je dis, avec la science moderne:

Imaginez, madame, un globe de flammes, un soleil, mélange ardent de gaz, de métaux en fusion, de matières incandescentes. C'est la Terre. Le Créateur l'a jetée dans l'immensité froide, lui a assigné sa place exacte, et lui a dit: Tourne! Obéissante, cette masse de feu roule et décrit à travers l'espace la courbe éternelle que Newton et Kepler ont définie.

Pendant des millions, des milliards d'années peut-être, elle a suivi le même chemin, dégageant autour d'elle d'énormes quantités de chaleur, échauffant les mondes voisins, comme le soleil dont elle était sortie, éclairant la lune, fécondant de ses rayons et de ses feux le monde étrange que j'ai décrit ici. Mais la main puissante qui lui avait donné son impulsion et ses mouvements divers, ne l'abandonnait pas au sein du vide. Un patient travail s'élabore dans cette boule de dix mille lieues d'étendue. Les gaz légers se séparent des corps solides et métalliques. L'or, l'argent et le cuivre, individualités de noble origine, refusaient de se mêler avec les laves vulgaires. Les affinités, les antipathies se révélaient. Une intelligence rudimentaire se manifestait au milieu de ces éléments embrasés; le grand ouvrage du classement universel commençait! L'homme, dans son orgueil, croit l'avoir inventé. Il le déchiffre tout au plus, et n'est pas très-bon clerc en ces matières.

* *

Faisons un saut de cent mille siècles.

Le globe de feu s'éteint par degrés. De la lune, où l'on suit attentivement sa métamorphose, les yeux séléniens constatent des taches sur notre disque étincelant.—Tel aujourd'hui le soleil à nos regards terrestres. Que sont ces taches? Des pellicules solides, ébauches de continents, embryons d'Himalayas, d'Alpes ou d'Apenins, qui rident à peine la surface déjà moins fluide de cette fournaise débordante...

A mesure qu'il accomplit son évolution, les bouleversements se succèdent sur notre monde en travail. Une croûte aussitôt brisée se forme, puis se reforme et s'épaissit. Les vapeurs chaudes, au contact des couches glacées de l'atmosphère, se condensent en pluie, tombent en cascades fumantes, se vaporisent et retombent encore. Ainsi, peu à peu, se refroidit la fragile et mince enveloppe des creusets où le chimiste fond le soufre, tandis qu'au-dessous la masse reste liquide et brûle...

Mais des colonnes de gaz, emprisonnées dans les entrailles du globe, se font jour; une immense dilatation se produit, rompt la pellicule en mille débris qui s'englouissent, remontent à flot, se ressoudent tumultueusement. Ces cataclysmes, vingt fois renouvelés, deviennent de plus en plus rares; après une incommensurable série de siècles, que nulle imagination humaine ne saurait concevoir, un calme relatif s'établit enfin, les feux disparaissent, le silence succède aux détonations et aux fracas. Le refroidissement gagne de proche en proche; les porphyres, les laves et les basaltes se solidifient. C'est à peine si quelques volcans—soupapes de sûreté du foyer central—attestent par leurs convulsions l'existence de ce foyer, et révèlent au monde son origine de feu.

Voilà, madame, le premier âge de notre terre, ce que les géologues appellent la période ignée ou *plutonienne*. Le granit qui se dresse en obélisque sur la place de la Concorde, les dalles qui s'étendent à nos pieds sur les trottoirs de Paris, sont contemporains de cette époque; la Maladetta, le Mont-Blanc et le Cervin en sont les témoins gigantesques, et nous disent, par leurs prodigieux entassements, de quelles commotions épouvantables ils sont les fils.

* *

Je franchis encore un million de siècles. La croûte solide du monde est donc formée. La carcasse, le squelette des continents s'étend d'un pôle à l'autre, avec ses arêtes montagneuses, les vastes bassins où rouleront ses mers, ses plaines désertes et ses vallons muets. La vie est absente. Quels êtres pourraient supporter la haute température de ces terres surchauffées? Les océans eux-mêmes ne sont pas fixes. Tandis que leurs flots bouillonnent et fument dans les abîmes, un soulèvement déplace leur lit, élève des monts au milieu de l'onde, fait succéder de larges îles aux humides étendues. Ces phénomènes, d'abord fréquents, se manifestent plus tard à de lointains intervalles; jusqu'à ce que les terres, tour à tour émergées et émergentes, acquièrent enfin la température favorable aux premières ébauches de la vie. Les airs sont saturés d'acide carbonique; le sol est brûlant encore. C'est ici qu'apparaissent les plantes phanérogames, géants du règne végétal dont les représentants survivent au sein des forêts équatoriales.

Fougères colossales, palmiers et cycadées, forêts sans ombre des temps carbonifères, je vous salue! Et lorsque je retrouve, en cliquant un schiste, vos troncs déliés, vos stipes élégants, les fines nervures de vos folioles, je reporte ma pensée vers les âges où vous verdissiez sur les jeunes couches du sol naissant, non loin des rives où s'ébattaient le lourd ptérodactyle, l'étonnant ichthosaure, et tous les monstres étranges de cette création infernale!

* *

Après la période que je viens de résumer à grands traits—période *secondaire* ou de *transition* des géologues, qui nous a laissés les vastes dépôts de houille, d'ardoises et de marbres—les conditions cli-

mériques s'améliorent, la vie se répand et s'harmonise à la surface du sol.—Admirable prévoyance du Créateur! Tout se prépare pour la Créature. L'air devient respirable, l'eau se condense, les plantes élaborent un milieu plus pur, les terres se couvrent de trésors embaumés. Tout est combiné pour le moment précis où doit apparaître la vie définitive. "Cela, dit Flourens, prouve Dieu et un seul Dieu; s'ils eussent été deux, ils ne se seraient pas si bien entendus!"

Un long intervalle de repos succède aux catastrophes répétées, aux mouvements convulsifs de la masse terrestre. Alors se forment de nouveaux bassins, des mers nouvelles; les êtres pullulent. Mollusques, insectes, crustacés, des millions d'animaux parfaits peuplent les airs et les eaux. Les forces créatrices prennent un irrésistible essor, et le monde se pare d'épaves à peu près semblables à celles qui vivent de nos jours.

Les oiseaux, les poissons, les mammifères rongeurs, les carnassiers, les singes, les grands ruminants, la plupart des ordres qui composent la faune actuelle se retrouvent dans les couches de cette troisième période—âge *tertiaire* des savants. Les serpents aux écailles diaprées et les batraciens aux durs coassements viennent étaler leurs couleurs, pour la première fois, au soleil de ces temps antéhistoriques. Une mer profonde recouvre le sol qui, plus tard, sera Lutèce. L'Auvergne est en feu; cent cratères vomissent le tuf et la ponce dans le Cantal et le Puy-de-Dôme. Comme aujourd'hui, les Pyrénées dressent vers le ciel leurs cimes sauvages. Mais la terre n'est encore habitée que par des animaux féroces; nul être humain ne respire à la surface du globe.

* *

Tout à coup, dernières secousses de la Nature, des affaissements immenses se produisent. Le niveau des mers change brusquement; les eaux se précipitent sur les continents et bouleversent la création. Des montagnes qui, jusque alors, avaient eu leurs flancs cachés dans le sein de la terre, surgissent au-dessus du niveau des plaines. Les Alpes et les Cordillères prennent leur relief actuel, et étalent leurs sommets hardis au-dessus des contrées qu'elles viennent d'inonder par leur formation. Un nombre incalculable d'animaux trouvent la mort dans ce déluge, le centième peut-être depuis l'origine des choses, et le précurseur du déluge biblique.—Des milliers et des milliers d'ans s'écoulaient encore!

Enfin, la tranquillité revient à la nature, les mers se circonscrivent, se resserrent et se renferment dans leurs limites actuelles. Des êtres plus parfaits font leur apparition définitive, et lorsque tout est disposé dans le ciel, dans les eaux et sur la terre pour la créature par excellence, l'homme paraît, madame, et ma leçon est terminée.

Un Académicien (d'Etampes).

MELANGES

Deux Gascons parlent de l'Exposition où ils avaient envoyé des coffres-forts de leur fabrication.

—Oh! dit l'un, comme *incombustibilité*, je défie quiconque! Tenez, j'ai fait l'expérience que voici: j'ai mis dans un coffre un coq, et le tout sur un bûcher ardent. Quand le métal a été rouge, j'ai fait ouvrir; eh bien! le coq, il chantait!

—Moi, dit l'autre en souriant de très-haut, j'ai fait la même expérience. Mon coffre-fort était dans un haut-fourneau. Quand le métal est entré en fusion, j'ai fait ouvrir... le coq était mort de froid!

On rencontre parfois des cas bizarres d'intelligence chez certains animaux peu favorisés d'ordinaire sous ce rapport. Un commerçant de la rue Rochechouart (Paris), par exemple, a depuis quelque temps une poule noire très-originale. Cette petite bête, qui a été élevée par un enfant de dix ans, la fille de la maison, a pour sa jeune maîtresse une affection presque canine; elle ne craint pas de l'accompagner dans la rue jusqu'à une assez grande distance, ne la perd jamais de vue, ne veut passer la nuit que dans la chambre même de l'enfant, et enfin se prête de bonne grâce à toutes les fantaisies de cette petite fille, qui fait de sa poule une véritable poupée.

Evidemment, le pauvre volatile est fatalement destiné, malgré son instinct exceptionnel, à faire connaissance avec la broche ou la casserole; mais ce jour-là, il y aura, rue Rochechouart, une enfant plongée dans la désolation et les larmes.

Qui ne se rappelle Joseph Balsamo, le héros d'Alexandre Dumas, endormant Mlle de Taverny malgré elle, et obtenant à l'aide du somnifère magnétique un véritable panorama de l'avenir?

Eh! bien, il faut décidément se rendre à l'exemple ci-après, dont la *Revue magnétique* se porte garante absolue.

Une Italienne, Mme Vincenzi, traitée par le magnétisme durant une maladie grave, s'écria tout à coup:

—Il revient le polisson! Il est sur la route.

—De qui parlez-vous? demanda le médecin.

—De mon fils; il a fait des sottises au collège et on nous le ramène.

Une heure après, un corricolo s'arrêtait devant la maison de M. Vincenzi; il contenait l'enfant annoncé, conduit par un professeur qui raconta qu'à la suite d'une assez grave escapade, le directeur de la pension avait cru devoir le renvoyer à sa famille.

Comme on voit, Alexandre Dumas a peut-être exagéré, dans le sens prophétique, les effets du magnétisme, mais le fait qu'on vient de lire, qui donne les vrais proportions de ces effets, n'en est pas moins singulier.

LE CZAR ALEXANDRE

Ce qui frappe celui qui approche la première fois Alexandre II, c'est sa profonde tristesse. En vérité, il a un aspect aussi grave et aussi mélancolique que le Dante. Un des amis intimes de Sa Majesté nous disait un jour qu'aucun souverain plus que le Czar n'a conscience des responsabilités que lui impose sa situation. Ce sentiment l'opprime d'autant plus qu'il est un souverain despotique, et que ses ministres n'ont aucune responsabilité.

Il n'était pas si triste dans sa jeunesse: ce n'est qu'après 1849, et surtout lorsqu'il monta sur le trône impérial, que sa physionomie prit cette teinte de tristesse qui ne l'a pas quitté. La mort de sa tante, la grande-duchesse Hélène, et celle de son fils aîné qu'il adorait, lui causèrent une douleur extrême.

Le Czar est fataliste, et une de ses maximes favorites, c'est qu'il faut réfléchir avant d'agir, mais qu'une fois la résolution prise, il ne faut jamais reculer.

Il y a quelques années, étant à la chasse, il se trouva tout à coup devant un ours, et aurait été affreusement meurtri, si Petroff, un de ses officiers, qui se trouvait à son côté, ne l'avait poussé en arrière.

On sait que S. M. l'Empereur est un des plus beaux hommes de son Empire. Il tient plus des Hohenzollern que des Romanoff, car c'est sa mère qui l'a élevé.

Il aime pardessus tout la vie tranquille de famille; bien que son caractère diffère entièrement de celui de la czarine, il passe ses soirées à jouer le *gueratach* (espèce de whist), et autant que possible se couche vers onze heures et demie. Le matin, vers sept heures, il est déjà debout, et va se promener sur le quai, où on peut le voir marcher de long en large, absorbé entièrement par ses méditations mélancoliques, et cessant de temps en temps son superbe levrier *Mylord*. C'est, d'ailleurs, à cette heure qu'a eu lieu l'attentat Solowieff.

On lit dans un journal Parisien:

Ils vont bien, les enfants!

En même temps que s'instruit l'affaire du jeune Ollivier, l'assassin de la rue Nollet, deux autres assassins de quatorze ans viennent d'être arrêtés par M. Bresselles, juge d'instruction.

Ces deux enfants sont ceux qui, le 26 février, vinrent reconnaître à la Morgue le corps de leur petit camarade, Julien Bouillon, âgé de dix ans, trouvé étranglé près du pont d'Austerlitz.

Ils avaient raconté une histoire fort plausible, inventée par eux. Mais, malgré leur accent de vérité, un doute était resté. L'autopsie avait révélé, dans la mort du petit Julien, une complication odieuse.

Surveillés et habilement interrogés par M. Bresselles, les deux gamins ont avoué ce qu'étaient eux qui avaient étranglé leur camarade avec sa propre cravate, et l'avaient ensuite caché sous la bache.

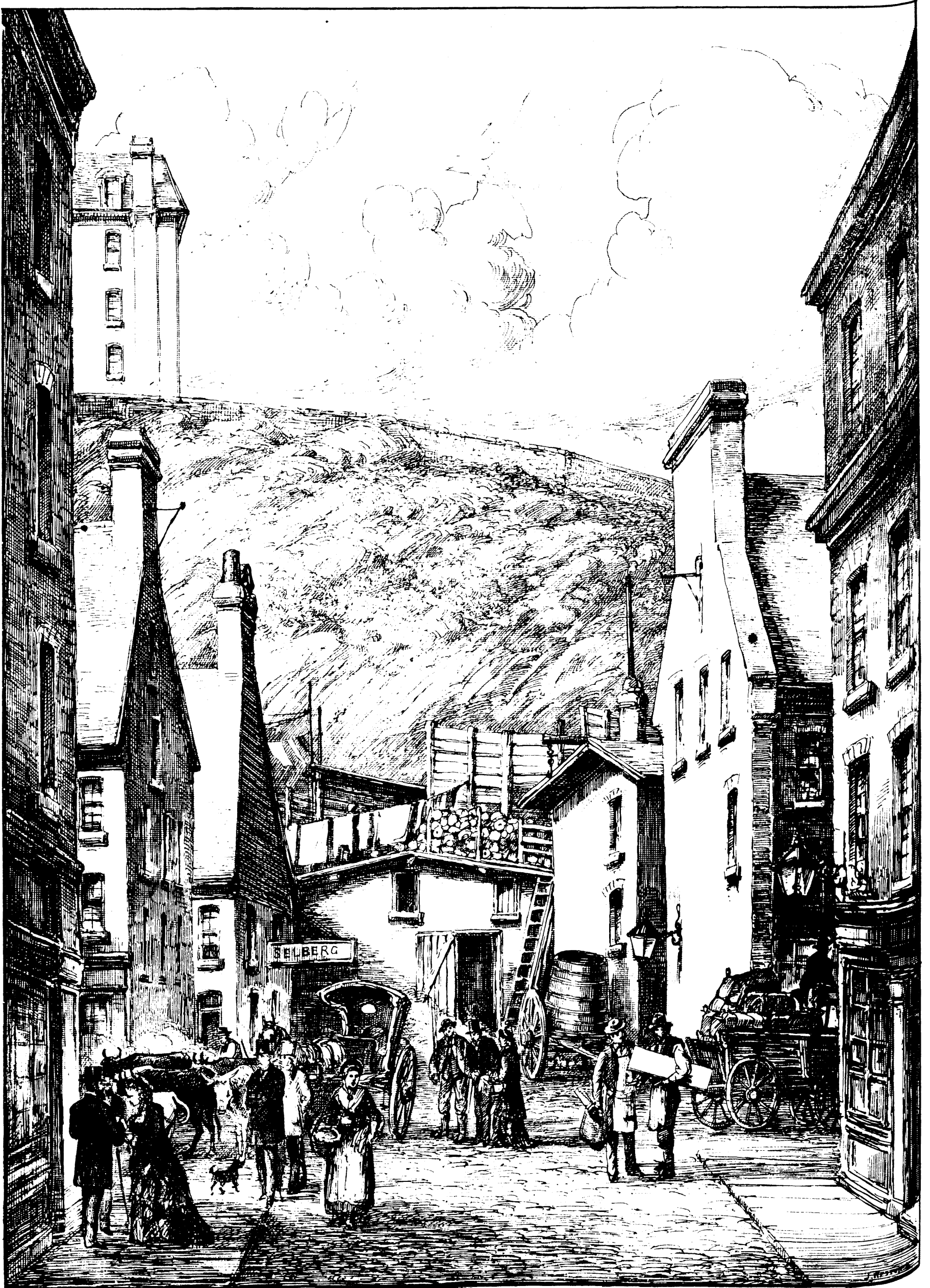
Ils ont d'ailleurs fait leurs aveux sans la moindre émotion.

Quelle jolie génération cela nous prépare!

Un événement singulier et déplorable vient de montrer une fois de plus ce que l'on peut attendre de l'intelligence de certains animaux.

Tout le monde connaît le bassin du jardin d'acclimatation où les otaries prennent leurs ébats, et le petit rocher du haut duquel le gardien Alexandre venait, à l'heure des repas, distribuer la pâture à ces animaux. Les otaries, que la seule apparition d'Alexandre mettait en gaieté, gravissaient quelquefois le rocher pour venir prendre leur nourriture des mains mêmes du gardien.

Un jour, tandis qu'Alexandre servait le repas de ses amphibiens, une noce survint. Alexandre, voulant faire le galant envers la mariée, fit monter les deux otaries sur le rocher. Là, il prenait un poisson vivant et le tenait élevé de façon que les otaries, pour le happer, fussent obligées de se dresser et de faire un saut. Ce spectacle



QUEBEC—UNE VUE SUR LA RUE ST. PIERRE, BASSE-VILLE

faisoit rire aux éclats les visiteurs, et toute la noce était dans l'admiration. Tout à coup un des animaux, fatigué sans doute, se dressa, puis retomba lourdement sur le gardien. Celui-ci trébucha, perdit l'équilibre, et tomba si malheureusement qu'il se fendit le crâne sur le rebord du bassin, et disparut immédiatement sous l'eau.

Alors rien ne fut plus curieux que de voir l'effarement et les manœuvres des otaries. Ces animaux se mirent à plonger à plusieurs reprises, puis de concert, ils chargèrent le corps d'Alexandre sur leur dos, le ramenèrent à fleur d'eau et le poussèrent sur le bord, en jetant des cris plaintifs comme pour appeler du secours. Malheureusement, les secours étaient inutiles : le pauvre gardien des otaries s'était tué sur le coup.

L'ALPACA OU MOUTON DU PÉROU

Nos lecteurs et nos lectrices se sont souvent posés la question : Quel est l'animal qui nous donne cette espèce de laine appelée alpaca, qui sert à fabriquer des étoffes propres à mille usages ?

Nous allons tâcher de leur répondre en quelques lignes. Originaire du Pérou, cet animal du genre "lama" ou mouton du Pérou, cet animal domestique agricole—nous expliquerons pourquoi nous l'appelons ainsi—y est connu sous le nom de "alpaca" ou "paco."

L'alpaca vit habituellement sur les montagnes qui sillonnent cette partie de l'Amérique du sud ; il porte une toison qui donne annuellement six à huit livres de poils soyeux, d'une finesse, d'une élasticité, d'un brillant qui ne peut se comparer qu'aux toisons des chèvres du Thibet. Un alpaca pèse jusqu'à 300 livres, et donne une chair excellente comme aliment. Les femelles supportent bien la traite et donnent un bon lait.

Les services qu'il peut rendre comme animal domestique méritent d'autant plus d'être appréciés qu'il est susceptible d'intelligence et s'attache à l'homme.

Au Pérou, on se sert de "l'alpaca" comme bête de somme ; il peut porter des poids de 100 à 150 livres, suivant sa force, et à cela de remarquable que, lorsqu'il est chargé du poids qu'il peut raisonnablement porter, il résiste à toute surcharge avec une opiniâtreté sans exemple. On lui reproche, il est vrai, sa lenteur ; mais il rachète ce défaut par une patience à toute épreuve. Il a la vie longue, est robuste et peu sujet aux maladies ; sa peau se laisse facilement tanner et donne un cuir de bonne qualité.

A ces avantages, qui sont incontestables, l'alpaca en joint encore d'autres précieux. Il est d'une sobriété excessive ; et, sous ce point de vue, il ne le cède pas même à l'âne, qui jouit pourtant, et avec juste raison, d'une réputation proverbiale. En effet, il vit de mousse, de bruyères, de buissons et d'autres tiges ligneuses qu'il broie parfaitement avec ses dents aiguës. En un mot, il s'entretient très-bien là où le mouton, de l'espèce la plus commune, périrait de faim ; insensible au froid et à l'humidité, l'alpaca n'exige pas même un abri pendant les températures les plus rigoureuses ; et, même sous la neige, il trouve encore de quoi se nourrir.

Les premiers essais de la laine d'alpaca pour la confection des étoffes ont été faits en Angleterre, et bientôt les autres pays manufacturiers, ayant reconnu le parti qu'on pouvait en tirer, ont imité cet exemple industriel.

An Magasin Rouge, 581, rue Sainte-Catherine. —COMPÉTITION SANS PRÉCÉDENT DANS LE COMMERCE DE NOUVEAUTÉS.—Notre magasin n'est ouvert que depuis quelques mois, et des milliers d'acheteurs l'envoient déjà tous les jours. C'est vraiment plus que nous osions espérer. Nous nous faisons toujours un devoir d'être véridiques et sans exagération dans l'annonce de nos marchandises, ne descendant jamais à ce système vulgaire et trompeur d'annonces pronant des marchandises qui n'ont aucune valeur appréciable. Nous savons, toutefois, que le public est trop intelligent pour s'en laisser imposer par ces réclames mensongères. Il nous suffira de dire que notre grande expérience dans l'achat des stocks nous donne une supériorité indéniable sur qui que ce soit pour l'achat et la vente de marchandises qui ne sont pas surpassées pour la nouveauté et le goût. Nous vendons nos Tweeds et nos étoffes à Robes à une commission de 2 1/2 pour cent seulement, et donnons les Patrons de Robes et de manteaux par-dessus le marché ! La haute réputation dont notre maison jouit déjà pour les marchandises de deuil n'a pas de précédent à Montréal. Nous recevons tous les jours des témoignages flatteurs quant à la qualité et à la beauté des Marchandises de deuil que nous vendons, comme toutes les Dames peuvent s'en convaincre en nous honorant d'une visite. L. J. PELLETIER & CIE., Propriétaires ; J. N. ARSÉNAULT, Gérant.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au R. V. JOSEPH T. INMAN, Station D, New-York.

Les facilités offertes aux habitants des campagnes par les nombreuses lignes de chemins de fer et de bateaux à vapeur de visiter Montréal à bon marché, devront avoir pour résultat d'augmenter sensiblement les affaires. Dans le but de profiter de cet accroissement de commerce, MM. Narcisse Beaudry et frère, les Bijoutiers bien connus, dont le magasin est situé au coin des rues Notre-Dame et Saint-Vincent, viennent d'importer et de confectionner un choix extra de MONTRES en or et en argent, BIJOUX de toute description, qu'ils offrent, à cause de la dureté des temps, en détail au prix du gros. Spécialité de dorure et argenture ; ils fabriquent et réparent les ornements d'églises. NARCISSE BEAUDRY, EDOUARD E. BEAUDRY, Bijoutier pratique. Horloger pratique.

Le monde élégant a constaté avec plaisir que M. Cédras, le chapelier bien connu, avait, pour répondre aux sollicitations de ses nombreux amis, ouvert un magasin au No. 628, rue Ste-Catherine. Les chapeaux confectionnés par M. Cédras se sont acquis une réputation quasi-universelle pour l'élégance et la bonne qualité. Le public acheteur est certain qu'on ne lui vendra que des articles d'une qualité supérieure, car tous les chapeaux offerts en vente sortent de ses ateliers, No. 36, rue Lemoine.

UN REMÈDE POUR LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré de sa profession, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la Consommation, de la Bronchite, du Catarrhe, de l'Asthme et de toutes les maladies de la Gorge et des Poux-mons, lequel est aussi un remède positif et radical pour la faiblesse des Nerfs et pour tous les maux nerveux, après avoir eu la preuve de ses merveilleuses vertus curatives dans des milliers de cas, croit de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai gratis cette recette à tous ceux qui la désièrent, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage du remède, en français, allemand ou anglais. Cette recette sera envoyée par la maille en adressant avec un timbre de poste et nommant ce papier : W. W. SHERRAR, 149 Powers' Block, Rochester, N.-Y.

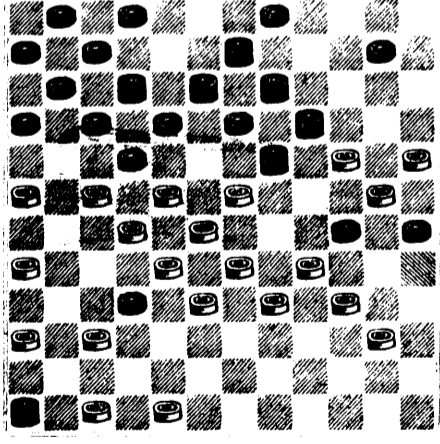
Il nous fait plaisir d'apprendre à nos aimables lectrices, que MADAME P. BENOIT vient d'ouvrir, au No. 824, rue Ste-Catherine (près de la rue St-Denis), un magasin de marchandises de modes et de fantaisie, où elle tiendra toujours en mains un assortiment des plus variés d'articles de goût et de toilette, tels que rubans, frillings, braids, collets et poignets pour dames, garnitures pour chapeaux, plumes, fleurs, etc., spécialité pour ouvrages en laine de Berlin. Madame Benoit se chargera, comme par le passé, de la confection des robes, chapeaux, manteaux, etc., dans lesquels elle a une grande expérience, et ses prix seront des plus réduits.

LE JEU DE DAMES

Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

PROBLÈME No. 161

Composé par M. F. BLACK, Montréal.



BLANCS. Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 162. Table with 4 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de, Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Moves listed include 59 32, 61 36, 16 5, 22 11, 15 9, 66 60, 34 28, 27 16, 16 5, 66 et gagnent.

Solutions justes du Problème No. 162. Montréal:—N. Chartier, J. Boyte, P. Décarreau, J.-L. Chartier, F. T., et J.-O. T. Saint-Hyacinthe:—MM. F. Charbonneau et Joseph Pouliot. North Brookfield, Mass.:—P. D. Létourneau.

Les joueurs de Dames qui veulent étudier les beaux Problèmes rejoindront sans doute de celui que nous publions aujourd'hui.

Les annonces de naissances, mariages et décès sont insérées à raison de cinquante centimes.

MARIAGE. Le 6 mai courant, à l'église Saint-Jacques de cette ville, par le R. V. P. Martineau, S. J., Jos.-A. L'Heureux conduit à l'autel Delle Aglaé Therrien. L'heureux couple est parti pour un voyage.

LES ECHECS

MONTREAL, 15 mai 1879. Adresser toutes les communications relatives à cette partie du journal, à M. O. TREMPÉ, No. 698, rue Saint-Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS. Solutions justes du problème No. 158: MM. G. Landry, New-York; N. P. Sorel; V. Gagnon, Z. Delaunay, Québec; Taucrode Pellerin (âgé de 12 ans), J. Gauthier, H. Paradis, S. Lafrenais, M. Toupin, Montréal; A. C. Saint-Jean; L. O. P. Sherbrooke.

J. Gauthier, Montréal.—Impossible de publier ce que vous demandez; c'est complètement en dehors de nos attributions.

N. P. Sorel.—Avez-vous reçu ce que nous vous avons expédié la semaine dernière? Si oui, un mot d'explication nous obligerait beaucoup.

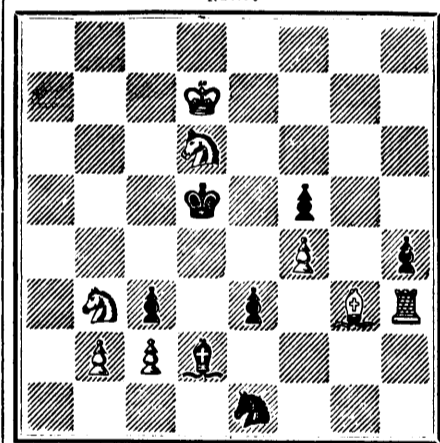
Un Amateur, Montréal.—Nous ne publions aucun problème dans lequel il y a le roque.

(Extrait de l'ABC des Echecs.) Qui joue un coup en vain Perd un grand avantage; Jouer habile et sage. Ne fais rien sans dessein. Distrains ne soient tes yeux. Ni ta main trop légère; Un bon coup s'offre à faire. Vois s'il n'est rien de mieux. D. SAINT-OSSANS.

PRINCIPES ET MAXIMES SUR LES ECHECS. XXXI (suite)

- (Voir le No. 14 de l'Opinion Publique.) 7. En clouant à propos les pièces de l'adversaire; 8. En attaquant une pièce ou un pion sans défense, ne fit-ce que pour faire jouer un coup forcé; 9. En faisant jouer à l'adversaire des coups obligés, perdus ou indifférents; 10. En stimulant une fausse attaque propre à lui faire faire fausse route, mais, bien entendu, sans s'exposer soi-même; 11. En se procurant le service d'une pièce que l'on fait entrer en jeu, ou que l'on amène pour fortifier une attaque, plutôt que d'employer ce temps à saisir un avantage qui ne peut échapper.

PROBLÈME No. 160. Composé par M. C. A. BOIVIN, Saint-Hyacinthe.



Blancs. Les Blancs jouent et font échec et mat en 3 coups.

- Solution du problème No. 158. Blancs: 1 C 6e C D, 2 T 8e T D, échec et mat, 3 T 8e F D, échec et mat. Noirs: 1 R 1er C D (A), 2 R 2e F D (A), 1 R 1er D (B), 2 R 2e F D (B), 1 T pr F, 2 R 1er C D, 2 R 1er D.

73ème PARTIE. TOURNOI D'ECHECS CANADIEN PAR CORRESPONDANCE.

Jouée par correspondance entre M. M. J. Murphy, de Québec, et M. J.-W. Shaw, de Montréal.

Table with 2 columns: Blancs, Noirs. Moves listed include M. MURPHY: 1 P 4e R, 2 C 3e F R, 3 F 5e C D, 4 Roquent (b), 5 P 4e D, 6 C pr C, 7 D pr P, 8 F 4e F D, 9 C 3e F D, 10 P 4e F R (d), 11 D pr F, 12 P 5e F R (e), 13 D 2e R, 14 D 5e T (f), 15 R 1er T, 16 T R pr F, 17 C 2e R, 18 C 4e F, 19 D 2e R, 20 P 4e F D, 21 P 5e F D (g). M. SHAW: 1 P 4e R, 2 C 3e F D, 3 C R 2e R (a), 4 C 3e C R (c), 5 C pr P, 6 P pr C, 7 P 3e F D, 8 P 3e D, 9 F 3e R, 10 F pr F, 11 F 2e R, 12 C 4e R, 13 F 4e C, 14 D 3e C, échec, 15 F pr F, 16 D pr P, 17 D 3e C, 18 Roquent T D, 19 T 2e D, 20 D 1er D, 21 P pr F.

Table with 2 columns: 22 T pr P, 23 D 1er R, 24 T R 1er F (h), 25 P 5e R, 26 C 3e T, 27 C 5e C. 22 T 7e D, 23 C 5e C, 24 D 3e D, 25 D 5e D, 26 C 6e R, 27 T pr P C. Les Blancs abandonnent.

NOTES—PAR A. P. BARNES, New-York.

- (a) Ce coup est condamné par la plupart des auteurs. (b) Il y a un peu de doute sur la valeur de ce coup. P 4e D était le meilleur mouvement des Blancs. (c) La continuation usuelle est P 3e C R, suivie de F 2e C, et les Noirs ont une bonne partie. (4) P 4e D prévenait l'adoption de cette ligne de défense. (d) F 3e D était beaucoup préférable avant d'avancer le Pion. (e) Prématé et donnant au Cavalier Noir une position formidable F 3e R était plus fort. (f) Une erreur qui coûte un Pion et la perte de la position équivalent à la partie. (g) Je ne puis comprendre l'intention de ce mouvement. (h) C 5e D paraît bon à première vue, mais son inutilité est bientôt apparente.

C'était au dîner, chez des petites gens bien simples. Le bouillon, d'un beau blond roux, fumait et faisait de l'œil à chacun. On en prend, on y retourne, et l'invité en redemande.

L'hôte plonge la cuillère au fin fond de la souprière et en tire une brosse à dents.

Mouvement des convives. —Oh ! il n'y a pas grand mal, dit alors avec un sourire enjoué le maître de la maison, elle était hors d'usage.

Une jeune femme qui n'avait jamais eu le temps, durant sa vie de jeune fille, de s'occuper du noble art de la cuisine, revenait avec son mari de son voyage de nocce. Dès le lendemain, alors que son mari rentrait de son bureau à la maison, sa tendre épouse, voulant lui prouver qu'elle avait aussi quelque connaissance de bonne ménagère, courut à la cuisine avec la rapidité du vent et dit à sa bonne : —Marie, vous n'avez pas encore lavé la salade, passez-moi le savon !

Prix du Marché de Détail de Montréal. Montréal, 10 mai 1878. Table with columns: FARINE, GRAINS, LÉGUMES, LAITIÈRE, VOLAILLES, GIBIERS, VIANDES, DIVERS. Items include Farine de blé de la campagne, Farine d'avoine, etc.

Table with 2 columns: Blancs, Noirs. Moves listed include Blancs: 1 C 6e C D, 2 T 8e T D, échec et mat, 3 T 8e F D, échec et mat. Noirs: 1 R 1er C D (A), 2 R 2e F D (A), 1 R 1er D (B), 2 R 2e F D (B), 1 T pr F, 2 R 1er C D, 2 R 1er D.

Table with 2 columns: Blancs, Noirs. Moves listed include Blancs: 1 C 6e C D, 2 T 8e T D, échec et mat, 3 T 8e F D, échec et mat. Noirs: 1 R 1er C D (A), 2 R 2e F D (A), 1 R 1er D (B), 2 R 2e F D (B), 1 T pr F, 2 R 1er C D, 2 R 1er D.

Table with 2 columns: Blancs, Noirs. Moves listed include Blancs: 1 C 6e C D, 2 T 8e T D, échec et mat, 3 T 8e F D, échec et mat. Noirs: 1 R 1er C D (A), 2 R 2e F D (A), 1 R 1er D (B), 2 R 2e F D (B), 1 T pr F, 2 R 1er C D, 2 R 1er D.

Marché aux Bestiaux

Table with 2 columns: Blancs, Noirs. Moves listed include Blancs: 1 C 6e C D, 2 T 8e T D, échec et mat, 3 T 8e F D, échec et mat. Noirs: 1 R 1er C D (A), 2 R 2e F D (A), 1 R 1er D (B), 2 R 2e F D (B), 1 T pr F, 2 R 1er C D, 2 R 1er D.

Longpré & David AVOCATS

No. 15, RUE SAINTÉ-THERÈSE MONTREAL. A.-B. LONGPRÉ. I.-O. DAVID.

Librairie Payette & Bourgeault

On trouvera constamment à cette Librairie: Livres de prières et de piété, depuis les reliures les plus communes jusqu'aux plus riches.

Livres de littérature de tous les auteurs canadiens. Livres classiques, en usage dans tous les collèges, couvents, etc., etc.

Papeterie, tapisserie, imagerie, articles religieux, etc., etc., en grande quantité.

Fournitures d'école et de Bureau, une spécialité. Ordres pris pour fabriquer des cadres de toute sorte. Impressions et reliures de livres blancs exécutées sous bref délai.

Les abonnés de L'Opinion Publique trouveront un avantage en s'adressant à leur magasin pour faire relier leur journal.

Payette & Bourgeault, No. 250, rue Saint-Paul, Vis-à-vis la rue Saint-Vincent, Montréal.

NOUVEAUTÉS MUSICALES

SEIZE MÉLODIES

avec paroles Anglaises, Espagnoles, Françaises et Italiennes

PAR SON EXCELLENCE LE

Comte de Premio-Real.

Prix du recueil, broché, \$3.00 relié, 3.50

Publié et à vendre par A. LAVIGNE, Editeur de musique, Importateur de pianos et harmoniums, 25, rue Saint-Jean (Banque d'Épargne), Québec.

N. B.—En vente chez tous les principaux éditeurs de musique du Canada.



PROVINCE DE QUÉBEC

Chambre du Parlement

BILLS PRIVÉS

Les personnes qui se proposent de s'adresser à la Législature de la Province de Québec pour obtenir la passation de BILLS PRIVÉS ou LOCAUX, portant concession de privilèges exclusifs ou de pouvoirs de corporation pour les fins commerciales ou autres, ou ayant pour but de régler des arpentages ou définir des limites, ou de faire toute chose qui aurait l'effet de compromettre les droits d'autres parties, sont par les présentes notifiées que, par les règles du Conseil Législatif et de l'Assemblée Législative respectivement (lesquelles règles sont publiées au long dans la Gazette Officielle de Québec), elles sont requises d'en donner UN MOIS D'AVIS (spécifiant clairement et distinctement la nature et l'objet de la dite demande), dans la Gazette Officielle de Québec, en anglais et en français, et aussi dans un journal anglais et dans un journal français publiés dans le district concerné, et de remplir les formalités qui y sont mentionnées. Le premier et le dernier de tels avis devant être envoyés au bureau des Bills Privés de chaque Chambre. Et toute personne qui fera application devra, sous une semaine de l'apparition de la première publication de tel avis dans la Gazette Officielle, adresser une copie de son bill, avec la somme de cent piastres, au Greffier du Comité des Bills Privés.

Toutes pétitions pour Bills Privés doivent être présentées dans les "deux premières semaines" de la session

BOUCHER DE BOUCHERVILLE, Greffier du Cons. Lég. G. M. MUIR, Greffier de l'Ass. Lég. Québec, 1er avril 1879.

"L'INTENDANT BIGOT" PAR JOSEPH MARMETTE.

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centins. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents s'adresser à LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Beury, Montréal.

Tapisseries ou Papiers Peints

Les sous-signés ont maintenant en mains un magnifique assortiment de Tapisseries Anglaises et Américaines, à des prix très-modiques, c'est à savoir: CINQ CENTS LE ROULEAU et au-dessus. Le choix en est varié et l'assortiment se compose de CENT VINGT-CINQ MILLE ROULEAUX, consistant en Papier Chêne, Papier Moiré, Papier Marbre, Papier fonds unis diverses teintes, Papiers ordinaires pour chambres à lits, salles à manger et salons, Papiers Dorés et Veloutés.

AUSSI:

Bordures de toutes les qualités, décors riches et ordinaires. Une visite est sollicitée.

FABRE & GRAVEL, 219, rue Notre-Dame.

Les Mères LA FARINE

SAVENT QUE BLE-D'INDE

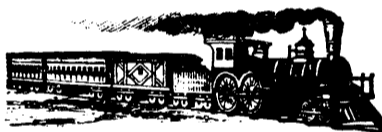
POUR LES ENFANTS

Les Nourrices SAVENT QUE LA MEILLEURE.

DEMANDE AU PARLEMENT

Les exécuteurs testamentaires de feu Hon. Joseph Musson, donnent avis qu'ils s'adresseront à la Législature de la province de Québec, à sa prochaine session, pour obtenir un acte leur permettant de bâtir des voûtes ou magasins sur toute l'étendue de leur propriété, située en la cité de Montréal, au coin des rues du Port et de la Commune, et désignée au plan et livre de renvoi officiels du cadastre du quartier ouest de la cité de Montréal, sous le numéro cinq (5), sans être soumis aux dispositions d'un acte passé dans les vingt-septième et vingt-huitième années du règne de Sa Majesté, sous le chapitre soixante, et de toute autre loi, statut ou règlement, qui autorise la cité de Montréal à faire un ou des plans ou cartes indiquant les rues pour chaque section de la cité, et sans être soumis aux conditions imposées par tels actes ou règlements, privant les propriétaires de toute indemnité pour les bâtisses qu'ils pourraient construire sans se conformer à tels plans ou cartes.

Montréal, 2 avril 1879. GEORGE FRON, RINFRET & DORION, Procureurs des dits exécuteurs testamentaires.



Chemin de Fer du Gouvernement

DIVISION DE L'OUEST

Chemin de fer Q. M. O. & O.

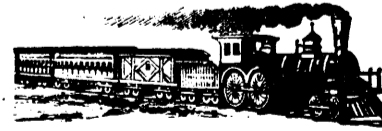
LE CHEMIN LE PLUS COURT ET LE PLUS DIRECT ENTRE MONTRÉAL ET OTTAWA

Jusqu'à AVIS CONTRAIRE, les trains laisseront le dépôt d'Hochelaga comme suit:

Table with train schedules: Train Express pour Hull, Train Express de Hull, Train pour St-Jérôme, etc.

STARNES, LEVE & ALDEV.

Agents des Billets, Bureaux: 202, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame. C. A. STARK, Agent-Général pour Fret et Passagers, Montréal, 15 avril 1879.



CHEMIN DE FER DE Q. M. O. & O.

DIVISION EST

Commençant MARDI, le 11 FÉVRIER, les trains pour cette division partiront comme suit: Départ d'Hochelaga, Arrivée à Québec, etc.

DE RETOUR:

Départ de Québec, Arrivée à Montréal, Express, Mélo, etc.

Les Trains quitteront la Station du Mile-End dix minutes plus tard. Billets en vente aux bureaux de Starnes, Leve & Aldev, agents, 202, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame, et aux Stations d'Hochelaga et du Mile-End. J. T. PRINCE, Agent-gén. des Pas. Montréal, 7 février 1879.



LE public est requis de faire attention aux règlements suivants concernant les Lois de Pêche dans la Province de Québec:

Le BROCHET ne peut être pris du 15 Avril au 15 Mai. Le MASKINONGE ne peut être pris du 15 Avril au 15 Mai.

L'ACHIGAN ne peut être pris du 15 Avril au 15 Mai. Le SAUMON (avec filets) ne peut être pris du 1er Aout au 1er Mai.

Le SAUMON (avec dard ou ligne) ne peut être pris du 1er Septembre au 1er Mai.

La TRUITE de Rivière ou de Ruissseau ne peut être prise du 1er Octobre au 31 Décembre.

La TRUITE SAUMONNÉE et TRUITE des Lacs ne peut être prise du 15 Octobre au 1er Décembre.

Le POISSON BLANC ne peut être pris du 10 Novembre au 1er Décembre.

Il est défendu de pêcher avec des filets ou seines à moins d'en avoir une licence.

Les filets doivent être levés depuis le samedi soir jusqu'au lundi matin de chaque semaine.

Les filets ou seines ne doivent pas être tendus de manière à obstruer les canaux ou baies.

Les défenses de pêcher sont faites aux sauvages de même qu'aux blancs.

Toute personne coupable d'infraction à ces règlements est passible d'amende et de frais; ou à défaut de paiement, enjette à l'emprisonnement.

Durant le temps prohibé, personne ne pourra pêcher, attrapper, tuer, acheter, vendre ou avoir en sa possession aucune sorte de poissons ci-haut mentionnés.

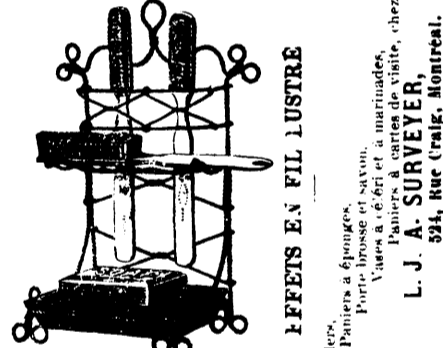
Par ordre, W. F. WHITCHER, Commissaire des Pêcheries, Département des Pêcheries, Ottawa, 2 avril 1879.

Au Clergé et aux Communautés Religieuses

Nous attirons votre attention sur notre dernière importation, consistant en Ornaments d'Eglises et Objets Religieux, Ornaments Sacerdotiaux, Chandelières, Ostensoirs, Ciboures, Calices, Encensoirs, Diadèmes, Couronnes, Ceurs, Francs en or et en argent, Drap d'or et d'argent, Méridis, Toile, etc., etc. Bannières, Drapeaux, magnifique assortiment de Vases, Statues, Rosaires (en corail, ivoire, perle, ambre, onyx, jais, grenade, etc.) Cire d'abeille pure, Cierges en cire et en paraffine, Vin de Messe, etc., etc. Ayant nous-mêmes choisi avec soin nos marchandises en Europe, nous sommes prêts à exécuter toutes les commandes à très-bas prix.

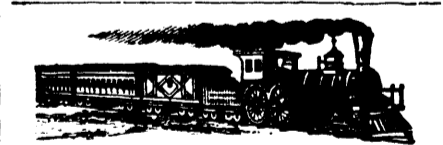
Les personnes qui visitent la ville sont respectueusement invitées. Correspondance sollicitée. Prompte attention apportée aux commandes.

A. C. SENECA & Cie, Importateurs et manufacturiers, No. 184, rue Notre-Dame, Montréal.



AGENTS, LISEZ CECI

Nous paierons un salaire de \$100 par mois et les frais de voyage, ou allouerons une forte commission pour vendre nos nouvelles et merveilleuses inventions. Nous sommes sérieux en faisant cette offre. Echantillons gratuits. Adressez-vous à SHERMAN & COE., Marshall, Mich.



Chemin de Fer Intercolonial

1878-79 ARRANGEMENTS D'HIVER.

Table with train schedules: LES TRAINS EXPRESS à PASSAGERS partiront, tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit: Partant de la Pointe-Lévis, Rivière du-Loup, etc.

Chars Pullman sur les Trains Express. Ces trains viennent en connexion à Lévis avec les trains du Grand-Trou partant de Montréal à 9.45 P.M. Les chars Pullman partant de la Pointe-Lévis les Mardis et Samedis, vont directement à Halifax, et les Lundis, Mercredis et Vendredis à St-Jean.

Pour informations concernant le prix des billets de passages, le taux du fret, l'arrangement des trains, etc., s'adresser à G. W. ROBINSON, Agent, 177, rue St-Jacques. C. J. BRYDGES, Surintendant-Général des Chemins de Fer du Gouvernement, Montréal, 18 nov. 1878.

\$10 à \$1,000 Placés dans les fonds de Wall Street réalisant des fortunes tous les mois. Des livres expliquant tout donnés. Adresse: BAXTER & CIE., Banquiers, 17 Wall Street, N.Y.

La vue est d'une valeur incalculable



HEARN & HARRISON vendent les meilleures NETTES en crystal pour \$1; en argent, \$2; en or, \$3; magnifiques Lunettes d'Opéra de \$2 à \$10; Télescopes, \$2 à \$20. Satisfaction garantie.

242 et 244, RUE NOTRE-DAME

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMÉE THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables.

PETIT MOIS DE ST-JOSEPH

Pensées pieuses pour le mois de Mars, avec une Neuvaine, par l'auteur des "Paillettes d'Or"

Julie brochure in-32 de 68 pages.—Prix: 5cts chaque. 40cts la douzaine, \$3.00 le cent. Montréal: Librairie St-Joseph—CADIEUX & DEROOME, 207, rue Notre-Dame.

Le Grand Remède Anglais guérira promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscrétions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, six paquets pour \$5, par la maille franco de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franco de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Windsor, Ont.

REMÈDE SPECIFIQUE DE GRAY

Le Grand Remède Anglais guérira promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscrétions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, six paquets pour \$5, par la maille franco de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franco de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Windsor, Ont.

NOUVEAU PROCÉDÉ. PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Burland-Desbarats, Nos 5 et 7, RUE BLEURY.

à l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter à Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTROTYPES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies, convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de Bureau aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTROTYPES de se procurer des gravures, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE! PORTRAITS DE PIE IX et de LÉON XIII

La COMPAGNIE BURLAND-DESBARATS, propriétaire de L'Opinion Publique, offre en vente les portraits de Sa Sainteté PIE IX et du pape actuel, LÉON XIII, sur papier très-fort et convenables pour être utilisés, pour \$10.00 le 100. Prix, au détail, 20 centimes.

Adressez les commandes au bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix: Cartonné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine.—Frais de port.

Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches) Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché, 30c.—\$3.00 la douzaine.

S'adresser à LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE BURLAND-DESBARATS.